

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e Année. N° 7. 1er Juillet 1909

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Nous recommandons tout spécialement une famille d'ouvriers des plus honorables. Les sommes les plus petites peuvent être envoyées, elles arriveront à former ainsi de quoi aider cette famille à sortir d'une passe de misère occasionnée par la maladie des parents. On peut nous envoyer aussi en port dû de vieux vêtements d'homme, femme ou enfants. Nous en remercions sincèrement nos abonnés par avance.

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Où sommes-nous ?

La malédiction dont nous parle la Genèse est un mythe, avons-nous dit, comme sont mythiques, aussi, les prétendus coupables contre lesquels elle fut prononcée.

Il est désormais constaté que les pouvoirs créateurs dévolus à l'homme furent un don de la Scyche divine et nullement le bénéfice résultant d'un premier péché. Cela ne ressort-il pas clairement de la conduite illogique, paradoxale, du Jéhovah juif qui commence par *maudire* le premier couple, c'est-à-dire l'humanité, puisqu'il *bénit* ensuite, après leur avoir dit « croissez et multipliez et remplissez la terre. »

Ce ne furent pas les premiers hommes de la quatrième race dite Atlantéenne qui attirèrent une malédiction quelconque sur l'humanité, puisque la race précédente, comparativement sans péché, avait péri dans des conditions analogues. Le Déluge légendaire ne fut donc pas un châtiment, mais simplement le résultat de la loi géologique qui périodiquement bouleversa la surface de notre globe. Ce n'est pas parce que les hommes, dont l'organisme physique avait été modifié par la séparation des sexes, ont obéi aux conséquences de cette modification, qu'ils ont été maudits, — pas plus que ne le fut le monde animal pourvu d'une organisation analogue — mais c'est parce que ces hommes ont abusé du pouvoir créateur, ont profané ce don divin et gaspillé leur force vitale, sans autre but que la satisfaction de leurs passions charnelles.

Quant à ce qui concerne la malédiction spéciale dont Ève est censée avoir été l'objet, il faut bien reconnaître qu'elle fut de nul effet, puisque aux temps antiques la parturition était aussi facile pour la femme qu'elle l'était pour tous les mammifères du monde animal. Non, la Nature n'a jamais eu l'intention d'imposer à la femme seule « d'enfanter dans la douleur » et ce qui le prouve, c'est que les femmes des tribus sauvages n'ont subi que d'une façon très amoindrie les effets légendaires de la malédiction. Pourquoi donc la Genèse la mentionne-t-elle en la soulignant et en déclarant qu'elle fut le résultat de la première désobéissance ? Pourquoi ? parce que les auteurs du premier livre de la Bible, s'égarant au milieu des souvenirs fragmentaires et disparates qui flottaient dans la cervelle des primitifs, ont tout confondu : cycles d'évolution, races humaines, responsabilités imaginaires et châtiments hypothétiques.

Ce ne fut que plus tard, au cours de l'évolution de la race Atlantéenne, que « surgit l'inimitié entre la postérité de la femme et la postérité du Serpent qui, après avoir été écrasé par elle, devait la mordre au talon » (1)... Qu'est-ce à dire, sinon que la loi du Karma émané de la Sagesse divine s'appesantit sur la race humaine, graduellement dégradée, au point de vue physiologique et moral... Si bien que l'homme de cette quatrième race, après avoir été le roi de la création animale, est devenu, dans la cinquième, la nôtre, l'être faible et morbide d'aujourd'hui, le plus triste héritier des maladies constitutionnelles dont l'a doté sa matérialité, réfractaire à toute influence psychique et spirituelle, car il faut bien reconnaître que l'homme est en réalité plus immoral que l'animal lui-même (2).

Telles sont les causes de la malédiction qui pèse sur notre race, malédiction bien réelle, celle-là, et qui n'a rien de commun avec celle que ressassent indéfiniment les théologiens orthodoxes. Envisagée sous cet aspect, elle est à coup sûr indéniable, par la raison qu'elle provient de ce que l'évolution intellectuelle, servilement associée à l'évolution physique, n'a pu fournir ce que l'on aurait pu attendre d'elle, si elle avait mis à profit les dons psychiques que lui avaient accordés les Seigneurs de la Sagesse.

C'est donc en vain qu'ont souffert tous les Prométhées, tous les Titans divins dont l'objectif unique fut l'émancipation de l'humanité !... Et n'arrive-t-on pas à regretter, presque, leurs nobles et douloureux sacrifices, en se remémorant avec amertume ce que nous dit Eschyle, dans son *Prométhée enchaîné*, de la fin de cette époque titanique où l'humanité, naissante encore, dépourvue de mental, végétait inconsciente et rêveuse, au sein d'une nature dont elle ne comprenait que les séductions corruptrices.

Prométhée nous a donné le feu matériel, mais, dans l'évolution rapide et enfiévrée qu'a produite l'apport de ce merveilleux élément de civilisation, l'on a vu, hélas ! surgir un autre feu invisible, feu d'ardeur passionnelle, qui a créé autour de l'homme une atmosphère empoisonnée, où bat de l'aile l'éternel et sinistre vautour du désir insatiable qu'accompagnent les regrets, les remords et les conséquences du mal accompli. C'est ce feu qui a fait une race de mortels sensuels et lâches, incapables de s'affranchir des chaînes de la chair (3)... tout au moins jusqu'au jour où Prométhée sera lui-même délivré.... par un nouvel Hercule que désignera le ciel.

(1) Genèse, III, 15.

(2) Les générations actuelles sont de mauvaise qualité, déclarait, il y a quelque temps, le professeur Pinard, à la tribune de l'Académie de médecine. Le nombre des malingres, des chétifs, des affaiblis s'accroît sans cesse... Nous dégénérons.

(3) Que l'on se souvienne des cultes licencieux, des fêtes orgiaques ou bacchanales de l'Orient et des immondes saturnales de Rome qui, pendant nombre de siècles, ont déshonoré l'espèce humaine.

Les Chrétiens, surtout les catholiques romains, ont essayé d'établir un rapport de signification prophétique contre le drame mythologique d'Eschyle et la venue ultérieure du Christ, mais il y a là une erreur manifeste.

L'adorateur de notre Divinité réelle — Divinité qui ne fut jamais ni Jéhovah, ni Jupiter — ne peut aujourd'hui que protester contre une semblable assimilation et soutenir, en se reportant aux données que nous fournit l'histoire antique, « qu'il n'y a jamais eu de péché originel » dans le sens que l'Église attribue à ce mot, mais simplement la subordination des éléments psychiques de l'homme à la prédominance de ses instincts inférieurs.

L'admirable mythe de Promothée sur les théâtres d'Athènes, il y a plus de 2.400 années, n'appartient ni à Hésiode, ni à Eschyle. Bien plus ancien que les Hellènes, eux-mêmes, ainsi que le remarque Bunsen, l'illustre historien d'Outre-Rhin, il appartient à l'aurore du réveil de la conscience humaine. Le Titan crucifié est la personnification symbolique du Logos lui-même, Logos collectif que composent les Instructeurs et les Guides de la Légion divine et si l'on veut chercher dans le sens prophétique qui s'y trouve en effet contenu, il ne faut l'appliquer à aucun des Sauveurs cycliques qui périodiquent ont apparu sur la terre, mais le réserver pour l'Hercule à venir, futur libérateur du crucifié du Caucase.

— Et quand naîtra-t-il, ce libérateur?

— Quand l'homme, lui-même, naîtra dans des conditions tout autres que celles auxquelles se rattache sa présente origine... Age futur, époque lointaine, où règnera l'Esprit et où l'on verra Ormuzd, la divinité persane, Jupiter, le Don Juan de l'Olympe grec, Jéhovah, le dieu sanguinaire des Juifs et autres divinités semblables, qui remplissent le Panthéon mythologique, qu'on les verra disons-nous, disparaître, tous et rentrer dans les limbes, d'où les a tirés l'imagination plus ou moins poétique ou superstitieuse des peuples.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'en même temps qu'eux s'évanouirent leurs contre-pensées, leurs ombres, les « revers, pouvait-on dire, de ces dieux toujours représentés sous un double aspect, en ce sens que chacun d'eux a pour frère jumeau, ici, Ahriman, là-bas un Typhon, plus loin un Samaël... Autant de Satans de toutes catégories qui seront détrônés le jour où seront vaincues toutes les passions que suscite la chair.

Il existe dans la Nature une Loi éternelle, qui tend à mettre d'accord les contraires afin d'en faire résulter l'harmonie finale. C'est grâce à cette Loi qui substituera le développement spirituel au développement physique ou purement intellectuel, que l'Humanité sera débarrassée de ses faux dieux provisoires et conquerra finalement son AUTO-RÉDEMPTION.

L'antique mythe dont il est ici question et dont les prototypes se retrouvent dans toutes les anciennes théogonies, se manifeste dans chacune d'elles

à l'origine même du mal physique, c'est-à-dire toujours au seuil de la vie physique humaine. La première loi du Temps, dont les anciens avaient fait une sorte de divinité, est que soit observé l'ordre des phases successives et harmoniques au cours de toute évolution, sous peine d'un développement anormal suivi de toutes ses douloureuses conséquences.

C'est ainsi qu'il n'était pas dans le programme de la nature, que l'homme, tout animal supérieur qu'il soit, devint de suite au point de vue intellectuel, spirituel et psychique, le demi-dieu qu'il peut être sur la terre, étant donné l'état physiologique où il se trouve encore. Sa charpente physique n'est-elle pas plus faible, plus fragile que celle de presque tous les grands mammifères qui l'entourent? Le contraste est trop violent, si bien que tout ce que Prométhée apportait aux hommes devenait, par suite d'une poignante ironie, une sorte de malédiction... fait du reste prévu par les Guides que représente ce personnage mythique et qui n'en persistèrent pas moins à s'incarner prématurément dans ces héros, dans ces martyrs dont s'honore l'histoire et n'eurent d'autre but que de faire bénéficier de leur sacrifice, tout au moins, une partie de l'humanité (1).

Une partie, disons-nous, car il est incontestable que cette humanité se compose d'individualités plus ou moins divines, à côté desquelles s'en trouvent d'autres, qui manifestement sont de nature inférieure. La différence intellectuelle qui existe entre l'Aryen et certaines peuplades sauvages serait inexplicable, si l'on n'admettait pas cette ligne de démarcation. Aucun procédé d'instruction, aucun entraînement, fût-il prolongé pendant des générations entières, ne seraient capables d'élever certains spécimens humains, tels entre autres que les Buchmen, les Veddhas de Ceylan et autres tribus africaines ou insulaires, jusqu'au niveau intellectuel qu'ont atteint les Aryens, les Sémites et les Touraniens. L' « étincelle sacrée » manque chez ces races de nature inférieure qui, du reste, tendent à disparaître rapidement. L'on peut dire, à coup sûr, que l'humanité est « du même sang », mais non « de même essence » nous sommes, nous autres civilisés, des plantes de serre chaude, artificiellement poussées par une culture intensive et nous avons en nous

(1) Reproduisons ce beau passage que nous avons cité ailleurs.

« Le destin de Prométhée est toujours le même. Le Titan est puni de ses bienfaits. Il expie sa science par la souffrance et son génie par la dérision et l'injustice des hommes qui toujours poursuivent le noble Libérateur. Et c'est ainsi qu'il revient d'âge en âge à son rocher d'agonie. Sous les noms différents qu'il prend à travers les siècles, il entre sous un froc de moine dans la prison de Roger Bacon ; il est pilorié avec Averrois aux portes de la Mosquée de Cordoue ; il reprend ses anciennes chaînes avec les fers de Colomb ; il s'agenouille avec Galilée, le cierge de l'amende honorable au poing, sur la terre qui tourne et que le Saint Office décrète immobile ; il monte sur le bûcher de Giordano Bruno, en criant à ses juges comme aux Olympiens : « Vous avez plus peur de prononcer ma sentence que moi de l'entendre ».

NESTOR ROQUEPLAN (*Les deux marques*)

une étincelle qui n'est encore que latente chez les derniers vestiges de races primitives.

Et c'est en raison de ces faits ethnologiques, que l'on peut dire que c'est nous que représentait à l'avance le noble Prométhée, le divin précurseur. Il nous apporta le feu spirituel, en même temps que le feu matériel, mais en face de lui, comme en face de nous, se rangeaient et se rangent encore les légions inférieures que représentaient les dieux matérialistes qui chassèrent du ciel le Titan révolté. Qui ne comprend que ce drame de la lutte du Précurseur contre le despote sensuel de l'Olympe, continue à se dérouler devant nous, au sein même de notre humanité moderne elle-même, où les plus basses impulsions enchaînent si souvent les aspirations supérieures au rocher de la matière.

Souffrons donc, nous les héritiers du Titan, mais ne nous décourageons pas. Ne savons-nous pas que nos âmes sont immortelles et qu'au fur et à mesure que se succèdent nos existences, nous voyons devant nous s'élargir et reculer les horizons dans le passé, comme dans l'avenir. Ces existences seront innombrables, sans doute, mais l'Esprit qui nous constitue ne change pas et demeure immuable. Qu'importe que notre cerveau physique, qui se renouvelle à chacune de nos réincarnations, oublie bien des événements, même au cours d'une seule vie terrestre, si l'ensemble des souvenirs accumulés ne peut s'effacer dans notre âme divine dont les chuchotements peuvent être trop faibles ou trop éloignés du plan où fonctionnent nos sens matériels, mais où l'image des événements qui se sont produits dans le passé, persiste dans le champ de ses perceptions et demeure toujours présente devant son œil mental ?

Et voilà ce qui relie et solidarise toutes choses et nous fait vibrer à l'unisson des vibrations universelles. Notre cinquième race se rattache si logiquement aux races précédentes, il s'opère, entre tous les rameaux du tronc primitif, un tel atavisme ethnique et unitaire, que nous pouvons descendre de branche en branche, sans le moindre hiatus, sur l'arbre gigantesque de notre anthropogénèse.

Or, ne l'oublions pas, c'est d'ancêtres illustres que nous sommes issus. C'est à la quatrième race, c'est-à-dire celles des Atlantes — dont nous raconterons peut être un jour l'histoire prodigieuse — que les Aryens ont emprunté la plupart de leurs connaissances actuelles. C'est à elle qu'ils doivent les notions qu'ils possèdent sur l'aéronautique, la météorologie, la chimie, ou plutôt l'alchimie, la physique et l'astronomie. La civilisation des Atlantes était même supérieure à celle des Égyptiens. Ce furent leurs descendants, déjà dégénérés, du reste, qui émigrés de l'Atlantide submergée, abordèrent sur la terre des futurs Pharaons, où ils construisirent la première pyramide,

bien avant l'arrivée des « Éthiopiens orientaux » ainsi qu'Hérodote appelle les Égyptiens.

Ceci résulte clairement du récit d'Ammius Marcellin qui dit en parlant des pyramides : « Il s'y trouvait des passages souterrains que des hommes experts dans les anciens Mystères, grâce auxquels ils devinèrent l'approche du Déluge, construisirent en divers endroits, depuis que fut perdu le souvenir de leurs cérémonies sacrées. Or, ces hommes qui devinèrent l'approche du Déluge, n'étaient pas des Égyptiens qui n'avaient jamais vu que les inondations périodiques de leur Nil... C'étaient les derniers survivants de la race Atlantéenne.

« Oui, écrit un Maître indou, la quatrième race eut des périodes de très haute civilisation. Les civilisations grecque, romaine et même égyptienne, ne furent rien, comparées à celle de l'antique Atlantide... Mais tous les souvenirs, toutes les connaissances de ces peuples disparus se sont effacées de la mémoire des civilisés modernes, depuis la submersion d'un continent qui, dans ses ruines, engloutit des arts et des sciences que ni le premier creuset qui fut chauffé par les Alchimistes du Moyen-âge, ni le dernier creuset des chimistes modernes n'ont fait revivre, ni ne feront revivre... Au moins dans le siècle présent ».

Que de choses, en effet, ignorent encore nos savants actuels, bien qu'ils aient, d'autre part, découvert tant de merveilles insoupçonnées. Peuvent-ils nous donner les couleurs inaltérables de Louqser, telles que la pourpre dite de Tyr, le brillant vermillon et le bleu éclatant qui en décorent les murs ? Savent-ils de quoi se compose l'indestructible ciment des pyramides et des anciens aqueducs ? Savent-ils fabriquer ces fameuses épées de Damas dont les lames, de trempe inconnue, pouvaient être tordues en tire-bouchon sans se briser jamais et enfin les riches teintes de certains vitraux de couleur, que l'on retrouve dans la poussière de certaines ruines antiques, sans parler du verre malléable qu'on pouvait marteler comme du plomb, des pierres précieuses artificielles et du papyrus si solide et si fin, qu'une seule feuille renfermée dans une coquille de noix contenait des chants entiers de l'Iliade ?...

Plus l'archéologie et la philologie font de progrès, plus sont humiliantes pour notre orgueil les découvertes autrefois faites, en même temps que sont plus glorieux les témoignages qu'elles fournissent en faveur d'ancêtres qui nous ont dépassés en tant de choses et depuis tant de siècles, puisqu'on nous dit que la grande Pyramide n'a pas moins de 78.000 années d'existence (*Isis dévoilée.*)

Nous en avons dit assez, poursuivent les occultistes dont nous venons de résumer bien des passages, pour établir que l'évolution générale, comportant toutes les péripéties dont se compose l'histoire humaine, procède par cycles solidaires les uns des autres. Sur les sept races dont nous avons parlé, il en

est quatre dont la carrière terrestre est terminée. Les races, issues les unes des autres, grandissent lentement, se développent jusqu'à leur maturité, puis, ayant atteint leur vieillesse, disparaissent de la scène du monde, lorsqu'a pris fin le rôle qui leur avait été assigné.

Or, voici, en ce qui concerne les races futures qui succèderont à la nôtre, quelles sont les indications prophétiques, que nous fournissent les Livres Occultes.

Des millions d'années se sont écoulées depuis l'origine de la race Atlantéenne et cependant nous en voyons les derniers survivants exister encore, dans le mélange qui, depuis dix mille ans environ, s'est opéré entre eux et les éléments de notre race Aryenne. Combien nous est ainsi révélée l'énorme durée de la superposition d'une race à son déclin, sur celle qui lui succède, bien qu'au point de vue du type extérieur, la plus ancienne perde ses caractéristiques essentielles et révèle plus ou moins celle de la plus jeune... Et ce qui le prouve d'une étrange façon — façon inattendue — c'est que, même de nos jours, nous voyons une race nouvelle en pleine voie de formation. — Et où donc? allez-vous vous écrier, sans doute. — En Amérique, nous assure-t-on. Oui, c'est sur ce Nouveau continent, qu'a déjà commencé et que s'opère silencieusement cette transformation.

De purs Anglo-Saxons qu'ils étaient, il y a trois cents ans à peine, les Américains des États-Unis forment déjà une nation à part qui, par suite de son continuel mélange avec des populations de natures différentes, constitue presque, dès aujourd'hui, une race *sui generis*, non seulement mentalement, mais encore physiologiquement, si bien que, suivant le témoignage de Quatrefages lui-même, les Américains sont devenus une « race primaire » en attendant qu'elle devienne une « race spéciale ».

En confirmation de ces témoignages, voulez-vous avoir une idée des procédés employés par cette race prédestinée pour former de « véritables hommes » ? Écoutez le récit qu'en fait un voyageur qui s'en est enquis minutieusement.

« Au Nord de New-York, tout près de la grande cité, se trouve un établissement à nul autre pareil qui s'appelle « Columbia University et comprend une vingtaine de bâtiments. Cette Université a ses églises, sa bibliothèque, ses jardins, son bureau de poste et de télégraphe, ses réfectoires, ses pavillons, ses faubourgs. Ce n'est donc pas une Université, mais une ville. Ce n'est pas un collège, mais douze collèges annexés les uns aux autres, où se trouvent des écoles d'humanité, de droit, de médecine, de chirurgie, de pharmacie, de mines. de beaux-arts, où l'on enseigne l'architecture, la musique, le dessin, les sciences politiques, la philosophie, les mathématiques, l'enseignement technique professionnel... plus enfin un gymnase merveilleux, comme il n'en existe nulle part, où doivent s'exercer, non seule-

ment tous les étudiants, mais aussi tous les professeurs eux-mêmes... Tout cela composant le grandiose ensemble d'une institution absolument complète, si bien que tout homme ayant passé par la Columbia University, est en mesure de rendre à son pays tous les services qui peuvent lui être demandés ou imposés.

Est-il besoin d'ajouter qu'une pareille Institution a naturellement un budget, lequel roule sur des dizaines de millions et que tous ces millions sont largement fournis, soit par l'État, soit par une foule de donateurs dont quelques-uns prouvent la modestie jusqu'à garder l'anonyme. » (1).

Telle est la vitalité prodigieuse de ces Américains manifestant les germes d'une sous-race future qui, dans quelques centaines d'années, deviendront les pionniers de la nouvelle race appelée à succéder à la race européenne actuelle.

Après cela — dans quelques milliers d'années — ils commenceront à préparer la septième sous-race en même temps que la dixième race-mère fera son apparition sur la scène de notre Ronde planétaire... après des catastrophes successives dont la première série doit, un jour, détruire l'Europe, tout d'abord et plus tard la race Aryenne, elle-même, entraînant avec elle les deux Amériques devant servir de théâtre aux derniers actes du drame qu'il lui reste à jouer, ainsi que les diverses terres qui plus ou moins se rattachent à nos continents actuels.

Et c'est ainsi, sur un globe transfiguré, qu'évoluera la nouvelle humanité entièrement modifiée sous le rapport de sa mentalité, mais qui dans sa nature physique, ne produira plus de ces formes géantes que présentèrent les races Lémurienne et Atlantéenne, par la raison que l'évolution de cette dernière conduisit ses représentants au plus bas degré de matérialité, alors qu'au contraire les hommes de la sixième race se libéreront, par un progrès rapide, des entraves de la chair si longtemps maîtresse et prépondérante.

C'est donc — résumons en quelques mots — c'est donc l'humanité du Nouveau monde, c'est-à-dire de nos antipodes, qui a reçu pour mission karmique de semer les germes de générations futures plus grandes et plus glorieuses que toutes celles qui, jusqu'ici, ont joué leurs rôles respectifs en ce monde d'évolution continue. Aux cycles où la matière fut triomphante, succèderont des cycles de spiritualité, c'est-à-dire de développement mental... et c'est ainsi que, race après race, l'humanité accomplira son pèlerinage planétaire.

— Mais, demanderez-vous peut-être, non sans une certaine inquiétude, où serons-nous alors ? Serons-nous dédaigneusement refoulés dans les lim-

(1) Citation extraite du journal *Le Matin* du 15 mars 1908, sous la signature Stéphane Lauzanne.

bes d'existences en expectative, oubliés par ce karma terrible, sous l'impitoyable roue duquel sont broyés peuples et mondes, balayés, empestés, comme des feuilles mortes, par les rafales d'une Destinée dont nul ne connaîtra jamais les mystérieux arrêts ?...

— Où nous serons ? Mais nous serons là, nous aussi, sur ces terres de l'avenir et c'est vivants — plus vivants que jamais — que nous figurerons au sein de ces races nouvelles, comme nous avons figuré au milieu des générations anciennes, en des conditions proportionnelles à la nature de notre mental en formation. Nous aurons, pour rôle personnel, de poursuivre notre évolution et plus encore, pour rôle fraternel, d'aider nos frères inférieurs à monter, à grandir et de les diriger dans la voie que nous aurons suivie avant eux... N'est-ce pas là la caractéristique par excellence de la vraie vie divine, vie d'amour réciproque qui, leur mettant la main dans la main, rattache tous les êtres solidaires et leur aide à s'élancer ensemble vers les sommités qui constituent leur commun patrimoine ?

Tel sera le cours des événements, sous la direction, sous le contrôle de la Loi de la Nature toujours en progression ascensionnelle, ainsi que l'exprime l'un des Sages qui nous conduisent :

Le Présent est l'enfant du Passé, le Futur la progéniture du Présent... Et pourtant, ô moment présent, ne sais-tu pas que tu n'apparais que pour disparaître ? A peine as-tu commencé à dire : « Je suis l'enfant du Passé » que tu es devenu ce Passé, lui-même, avant d'avoir articulé ta dernière syllabe, voici que tu n'es plus le Présent, mais en réalité le Futur...

Et c'est ainsi que le Passé le Présent et le Futur constituent à jamais — vivante Trinité en UN SEUL — l'essence de l'Absolu qui est et qui éternellement demeure. »

(A suivre) ED. GRIMARD.

Etude d'un sujet hyperphysique

(Madame ARNOULT)

(Suite).

Au bout d'une demi-heure, les « guides » demandèrent la lumière pour faire prendre par un assistant les deux oignons germés et les remplacer, dans les mains du sujet, par celui qui était demeuré inutilisé.

Après la séance, on examina les deux oignons : celui que je conservai comportait trois pousses de 8 à 12 centimètres, avec cinq ou six fleurs ; l'autre était semblablement poussé ; il me sembla bien, d'ailleurs, que c'étaient

les mêmes oignons que j'avais vus et maniés avant la séance. En tous cas, les feuilles n'étaient nullement ployées, et les fleurs, très délicates, indemnes de tout froissement; il me parut qu'il en eût dû être autrement si le sujet avait dissimulé ces plantes dans son corsage ou sous ses jupes. Mais toujours ce maudit manque de contrôle m'empêchait de conclure..

Quoi qu'il en soit, on refit l'obscurité — pendant un quart d'heure — pour la germination du troisième oignon.

Mais au cours de cette épreuve, un incident vint tout mettre en question, au moins pour moi. Les « guides » déclarèrent que, le sujet n'ayant plus de force, il fallait le magnétiser — et ce, dans l'obscurité. M. Prunier s'approcha donc de lui, et, après quelques passes, lui prit les mains dans les siennes.

Je n'ai aucun motif d'accuser M. Prunier d'avoir coopéré à une fraude; j'ai toujours trouvé, par la suite, ses procédés absolument, strictement corrects; mais il doit convenir avec moi que son intervention, dans l'obscurité, enlevait toute portée au phénomène de germination ainsi obtenu.

Quand, le sujet définitivement à bout de forces, on refit de la lumière, le troisième oignon portait une pousse d'environ 6 centimètres ; mais, pour les motifs sus-indiqués, le résultat ne pouvait être admis. Aussi n'en parlerais-je même pas s'il n'était de règle qu'en pareille matière tout fait, tout incident, tout détail doit être scrupuleusement noté.

Ainsi donc, au point où j'étais arrivé je n'avais, pour me faire une conviction vers l'affirmative que d'insignifiants détails : le lien trempé de sueur de la première séance, la difficulté d'introduire dans une pièce, à l'insu d'assistants prévenus, la brassée de fleurs qui avait été l'apport de la deuxième séance, et enfin, à cette dernière séance, la correction des quatre assistants constatée par moi; quant à la négative, je n'étais en possession d'aucun élément puisque le contrôle, chaque fois, ou n'avait pas eu lieu, ou bien avait été absolument insuffisant.

En tout cas, malgré une attention soutenue, je n'avais pu relever, dans les agissements du sujet ou de son entourage aucune trace de fraude, si minime fût-elle. Aussi étais-je dans une situation d'esprit absolument neutre lorsque je réunis le contrôle dont il va être question plus loin, en vue de la première séance d'étude qui devait être donnée chez moi et dont la date fut fixée au 3 février.

*
* *

Quelques jours avant cette date, M. Arnoult me demanda de passer chez lui pour que sa femme reçût en ma présence les dernières instructions de ses « guides » en vue de la séance que je préparais.

Après quelque temps de conversation entre M. Arnoult, le sujet et moi,

au cours de laquelle j'indiquai les bases du contrôle que j'avais organisé et où l'on convint de différentes mesures à prendre, le sujet fut entransé et donna lieu au phénomène dit des incarnations.

J'avoue que, pour moi, ce phénomène, pour curieux qu'il est, ne peut et ne doit jamais servir de base d'expérimentation, par suite de la difficulté qu'il présente à tout contrôle. C'est, en somme, le phénomène bien connu maintenant dans les laboratoires d'hypnologie, appelé « état second » et qu'Azam a si bien étudié et décrit dans son ouvrage : *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*. Il est indubitable qu'en cet état, le sujet n'est plus lui, et que son *moi* normal se trouve remplacé par un *moi* anormal. Le professeur Flournoy, dans son étude : *Des Indes à la planète Mars* a donné un type frappant de ce phénomène ; mais, outre qu'il est d'une imitation couramment trop aisée — ce qui dans l'espèce n'était pas le cas, comme on verra plus loin — nous ne savons, en l'état actuel des choses, jusqu'à quel point son authenticité peut être acceptée. On sait qu'en cours d'hypnose les personnalités secondes sont absolument fictives et dues à l'action d'une subconscience qui se révèle ; en est-il de même dans l'état de trance médiumnique? A l'heure actuelle, la question est loin d'être résolue ; pour ma part, j'incline à penser que les deux cas peuvent se présenter : tantôt c'est une conscience subliminaire du sujet qui arrive au jour, et tantôt c'est une entité extérieure qui prend possession de ses organes et parle par sa bouche; la grande difficulté est de discerner le premier cas du second. Aussi, je le répète, j'estime que ce phénomène ne doit servir que très accidentellement de base d'expérimentation, et, en ce qui me concerne, j'évite toujours d'en faire état. C'est ainsi que, à la fin des trois séances dont la relation précède, j'ai vu le sujet donner lieu à des incarnations tantôt de personnages historiques, tantôt d'inconnus : je ne m'y suis jamais arrêté vu la difficulté de contrôle.

Je ne parlerais donc pas de ce qui s'est passé au cours de cette visite, si à la fin du phénomène le sujet n'avait été pris d'une crise de nature particulière, qu'il me fut facile d'observer dans tous ses détails car cela se passait l'après-midi, c'est-à-dire en pleine lumière du jour : — contracture des membres, arcature du corps, rejet de la tête, rétroversion des globes oculaires, agitation des narines, etc. ; aucun de ces symptômes, tels que je les ai constatés, ne pouvait être et n'était simulé. Et, ce qui ne se simule en aucun cas, c'est la force surhumaine que développa le sujet, qui n'est cependant qu'une jeune femme frêle et gracile, pour résister à son mari et à moi pendant que, l'ayant saisie, nous unissions nos efforts pour la ramener, malgré sa résistance et ses refus, à la réalité ambiante.

Cette simple visite avait eu sur moi infiniment plus de poids que les trois séances médiumniques auxquelles j'avais assisté jusque-là : à partir de cette

heure, j'avais la certitude morale qu'il était au moins un ordre de phénomènes que le sujet ne fraudait pas.

***

Pour la première séance d'étude qui devait avoir lieu chez moi, j'avais établi mon contrôle comme suit :

MM. Gauquelin, docteur en médecine.
Boudet, chimiste.
Brégeras, ingénieur.

Tous trois ayant mission d'étudier les forces physiologiques, chimiques et physiques, dont les phénomènes pouvaient dénoter l'emploi.

Prunier, magnétiseur, de qui le rôle était d'augmenter, par des passes préalables, la force du sujet.

Chevreuil, vice-président du Cercle Allan-Kardec, très au courant de ce genre de phénomènes.

Leroux, préposé au service de la lumière.
Risler.
Raucoules.

Tous deux assistants à la séance préparatoire.

Mme Geysen, chargée d'habiller le sujet comme il va être dit plus loin.
Et enfin moi.

Aucun assistant ne devait être présent en dehors des membres du contrôle : clause si absolue que ma femme même fut priée de se retirer. Ce simple détail montre toute la rigidité du contrôle établi par moi sur les bases suivantes :

A. — Remise par tout assistant, dès son entrée, de la liste de tous les objets qu'il avait sur lui, et, pour assurer l'efficacité de cette mesure, fouille de quelques poches au hasard, dans un but de vérification. — Le mari du sujet, et le magnétiseur qui pouvait avoir à s'approcher de lui, furent non seulement fouillés à fond par moi quant aux poches et doublures de vêtements, mais encore palpés corporellement par le médecin. — Tout ceci comme précaution en cas d'apport.

B. — La surveillance du magnétiseur, pour le cas où il aurait à s'approcher du sujet, était spécialement confiée au médecin et au chimiste qui devaient l'encadrer dans la chaîne. Je m'étais réservé la surveillance de M. Arnoult.

C. — L'ordre du contrôle, en demi-cercle, était le suivant, de droite à gauche : MM. Risler, Chevreuil, Mme Geysen, MM. le Dr Gauquelin, Prunier, Boudet, Bregeras, Raucoules, Lancelin et Arnoult. — La chaîne du contrôle comportait non seulement les mains qui se tenaient, mais aussi les pieds

qui se touchaient réciproquement d'une extrémité à l'autre du demi-cercle. Pour les deux assistants de chaque extrémité, MM. Arnoult et Risler — placés ainsi sur la demande des « guides » — une précaution supplémentaire avait été prise : au lieu de faire face au centre, ils étaient adossés au mur, de façon que leurs mains, réunies, pussent être tenues dans une seule main de leur voisin, et que leurs pieds, également réunis et placés extérieurement au demi-cercle, pussent être contrôlés par un seul pied de leur voisin.

D. — Interdiction à tous de rompre la chaîne avant que la lumière ne soit faite. — A cet effet, au lieu de laisser le premier assistant prêt frotter une allumette, ce qui laisse quelques secondes sans contrôle, j'avais prié M. Leroux, de qui je suis personnellement sûr, mais que néanmoins j'avais débarrassé de tous les objets qu'il portait sur lui, ne lui laissant que sa montre pour contrôler l'heure et son mouchoir, de s'asseoir en dehors du cercle de contrôle, près d'une table munie d'une lampe à essence à globe rouge pour ne donner que de la lumière anactinique, et d'allumettes, avec mission de n'allumer que lorsque l'ordre en serait donné, mais alors d'allumer sur-le-champ. De plus, M. Leroux avait été chargé par moi, à l'insu de tous les autres assistants, d'établir une surveillance occulte qui consistait en ceci : chaque fois que la lumière serait demandée et qu'il aurait à s'approcher du cercle de contrôle avec la petite lampe, il devait longer extérieurement ce cercle sans affectation, de façon à voir si, sous les sièges des assistants, il ne découvrirait pas quelque objet suspect.

E. — Plusieurs autres mesures secondaires avaient été prises, inutiles à rapporter ici, et prévoyant diverses menues éventualités qui ne se sont pas produites.

Quelques mots d'explication sont nécessaires au point de vue de la présence de MM. Risler et Raucoules, que connaît personnellement Mme Arnoult. A ce titre, on m'a trouvé imprudent de les avoir admis dans la chaîne de contrôle. Mon explication est très simple : — Un sujet médiumnique est un sensitif d'une délicatesse extrême ; or, c'était la première fois que Mme Arnoult subissait les conditions d'un contrôle rigoureux ; il y avait déjà là, pour elle, motif plausible à être énervée, et je m'en suis bien aperçu dès son entrée : elle n'avait pas le calme et la quiétude qui sont les premières conditions, en pareille matière, pour arriver à un bon résultat. Qu'eût-ce été, si, en outre, je l'avais placée en face de visages totalement inconnus d'elle, et que, de prime abord — bien qu'il n'en fût rien — elle avait tout lieu de considérer comme hostiles? Je m'exposais, j'exposais toutes les personnes du contrôle à une séance nulle. Il m'avait donc paru plus prudent de prier MM. Raucoules et Risler, qui avaient assisté à la séance préparatoire chez le sujet, de vouloir bien venir chez moi : les conditions de contrôle, telles que je les comprenais et telles que je devais les faire appliquer, me donnaient toute garan

tie à leur endroit. D'ailleurs, en ce qui concerne M. Raucoules, il n'assista qu'à cette première séance.

De même pour M. Prunier: — j'avais besoin d'un magnétiseur pour donner des forces au sujet: je préférais M. Prunier à qui il était accoutumé, plutôt qu'un magnétiseur étranger; et l'événement m'a donné raison puisque, lors de la troisième séance, M. Prunier, éloigné de Paris par un deuil, a été remplacé dans son rôle spécial par Mme Lichrmann, doctoresse en médecine, que le sujet voyait pour la première fois; or, les apports ont eu lieu quand même, ce qui dégage M. Prunier de tout soupçon — mais le sujet, tout en ne produisant pas certains phénomènes attendus, a été très fatigué, ce qui prouve combien mon raisonnement était juste.

Enfin, la présence de M. Arnoult, mari du sujet, a été vivement critiquée. Ma réponse encore sera nette: je ne me reconnais pas le droit, pour la première fois qu'un sujet marié vient chez moi, de l'exposer, en dehors de la présence de son mari, à tous les risques que comporte pour lui la crise médiumnique. D'ailleurs on a vu quelles précautions ont été prises à l'égard de M. Arnoult, lors de la première séance contrôlée: on verra plus loin qu'elles ne sont rien à côté de ce qui a été fait pour la deuxième séance.

Ceci expliqué, je poursuis.

La séance avait été fixée à 9 heures. Le sujet et son mari, arrivés les premiers, attendirent dans une pièce voisine que le contrôle fût réuni. Dès qu'il fut au complet, et que les listes mentionnées plus haut eurent été remises, la visite commença: fouille de quelques poches au hasard pour la vérification des listes, fouille complète de MM. Arnoult et Prunier, examen des tapis, des sièges, etc. Pendant ce temps, Mme Arnoult, le sujet, était priée de passer dans une pièce voisine où, après l'avoir fouillée, on lui fit revêtir un grand sac d'étoffe noire, ouvert dans le dos et coulissé aux poignets et aux chevilles; après quoi on la ramena au salon. La fente dorsale avait été cousue de façon à ne laisser au cou que le jeu nécessaire à la respiration. On devait cacheter et sceller les ouvertures des poignets et des chevilles; mais quelqu'un ayant fait remarquer que les cachets de cire, s'ils étaient brisés par les mouvements de la transe, pouvaient donner lieu à de fausses interprétations, le médecin du contrôle fut chargé de serrer les coulisses jusqu'à la limite de la douleur, de les assujettir chacune par *cinq* nœuds superposés, et de les couper enfin au ras du cinquième nœud: de cette façon, les coulisses pouvaient à la vérité être dénouées, mais il était impossible d'en reconstituer les nœuds; chacun fut d'avis que cette manière de procéder donnait toute garantie au contrôle.

Après quoi, l'on défit complètement la chevelure du sujet, qui fut soigneusement examinée, pendant qu'il remplaçait, aux pieds, ses bottines par des pantoufles de la maison.

Entre temps, j'avais donné lecture de toutes les conditions du contrôle, et fait ensuite connaître les dernières instructions des « guides » du sujet, dont voici les parties essentielles :

« ... Je demande autant que possible que le médium n'ait pas les mains liées, puisque contrôle il y a; si c'est impossible, nous nous y conformerons. Ensuite, je demande de l'eau dans tel récipient que voudra le maître de la maison: le mettre pas très éloigné du médium. Ne pas faire la lumière sans que les esprits la demandent: rassurez-vous, elle sera demandée autant que vous pourrez le désirer pour bien voir le médium. Ensuite avant la séance, demander à l'ami Prunier s'il veut bien magnétiser le médium... » Suivaient quelques recommandations de peu d'importance.

J'avais d'abord décidé que, pour le contrôle, les mains du sujet seraient liées ensemble. Devant le désir contraire de ses guides, on convint, après délibération, que, nul en dehors de la chaîne de contrôle ne devant assister à la séance, il n'y avait pas lieu de lier les mains.

Le sujet fut donc conduit au siège qu'il devait occuper, et le contrôle forma la chaîne en demi-cercle autour de lui. Pour éviter tout soupçon de fraude quant à la présence, près du sujet, de l'eau demandée par ses « guides », j'avais d'abord pensé à la placer à ses côtés dans une carafe dont tous les assistants auraient pu d'un coup d'œil vérifier la sincérité. La crainte que, dans sa transe, il ne tombât sur cet objet et ne s'y blessât cruellement, me fit adopter un autre procédé : près de lui, je plaçai un petit broc vide, en métal, que, au moment voulu, je fis circuler parmi les assistants pour qu'on en contrôlât la vacuité, et, après l'avoir remis en place, je vidai dedans, en présence des assistants, le contenu d'une carafe d'eau dont chacun put constater la parfaite pureté. Il en fut de même aux deux séances ultérieures.

Après quoi, les lampes furent successivement éteintes, à l'exception d'une seule, les portes fermées à clé, et le magnétiseur, sous la surveillance spéciale du médecin et du chimiste, commença les passes, qui durèrent environ une minute.

A 9 heures 35, le sujet dort ; M. Leroux, après une dernière inspection du dessous des chaises et de l'aire du demi-cercle, éteint la dernière lampe: l'expérience commence.

Peu d'instants après, le sujet, entransé, roule sur le parquet en renversant sa chaise. Au bout de dix minutes, la lumière est demandée par l'être qui dirige la séance — par la bouche du sujet — et nous voyons celui-ci immobile sur le parquet, contracturé et respirant avec difficulté. De nouveau l'obscurité est faite... Alors, on entend vaguer, à travers la pièce, tantôt au ras du sol, tantôt vers le plafond, une sorte de grelottement qui va, passe, monte, descend, et enfin vient mourir près du sujet, lequel s'écrie avec la

voix de son « guide » : — « Ah ! j'ai reproduit le phénomène qui avait été contesté par plusieurs personnes et attribué à la fraude. »

Sur demande, la lumière est faite, et l'on voit, dans la main droite du sujet toujours étendu sur le parquet, un petit vase de porcelaine qu'il agite et d'où provenait le grelottement qui nous avait intrigués.

Quelqu'un de nous interrogea : — « Peut-on prendre cet objet ? »

La réponse ayant été négative, on refit l'obscurité, puis, peu après, la lampe fut de nouveau allumée, avec l'assentiment du « guide », pour permettre à Mme Geysen, prise de malaise, de se retirer. La chaîne fut reformée et l'obscurité rétablie.

Après un intervalle d'environ vingt minutes, pendant lequel le silence n'était troublé que par les gémissements du sujet, le « guide » demanda — toujours par la bouche de Mme Arnoult — que l'assistant qui relèverait les objets « apportés » constatât bien le degré de chaleur d'un de ces objets quand il le saisirait, puis qu'on examinât les poignets du sujet avant de le relever, pour ne pas le blesser ; enfin il ordonnait de faire boire à Mme Arnoult dans un verre d'eau une cuillerée de la potion qu'il venait d'« apporter ».

En même temps, le sujet revenant partiellement à soi, se plaignait : — « Oh! ça brûle !... ça brûle !... »

On refit de la lumière (10 h. 30), et le chimiste du contrôle, s'étant avancé, trouva : 1° le petit vase de porcelaine sus-mentionné, mesurant environ 0,08 × 0,04 × 0,03, et rempli d'une vingtaine de petits cailloux ; — 2° quelques violettes ; — 3° un flacon pharmaceutique, plat, mesurant environ 0,20 × 0,08 × 0,04, non bouché (après la séance, on chercha vainement le bouchon dans la pièce et sur le sujet) et contenant un liquide oléagineux, que le chimiste déclara être un sirop pectoral, à la température d'environ 80°. Or, la température du corps humain est d'environ 37°. D'où provenaient, non seulement cet apport, mais la chaleur qu'il comportait, et que tous les assistants, à tour de rôle, purent constater?

Mais, chose plus extraordinaire, en examinant les mains du sujet, on constata que les poignets en étaient étroitement liés — paume contre paume — par une ficelle qui en faisait quatre fois le tour et dont les deux extrémités étaient réunies par un solide et double nœud. Ne pouvant défaire ce nœud, on coupa une spire du lien, et le médecin du contrôle constata, après l'avoir défait, l'existence sur l'épiderme d'un profond sillon, rouge par endroits, bleuâtre à d'autres, qui prouvait combien la ligature était serrée. Une demi-heure plus tard, ce sillon n'était pas encore disparu. Le médecin et l'ingénieur du contrôle déclarèrent qu'il était de toute impossibilité de se lier soi-même de la sorte.

Alors on acheva de faire revenir le sujet à lui-même, et on lui fit prendre la cuillerée de potion ordonnée par son « guide », puis vérification faite de

l'état des liens (qui furent reconnus intacts) on essaya, mais vainement, de faire passer par les cinq ouvertures du cou, des poignets et des chevilles, le vase de porcelaine, qui était le plus petit des objets apportés.

Le réveil du sujet, déjà préparé au moment où la lumière avait été définitivement faite, fut relativement aisé; on l'emmena alors dans une pièce voisine où Mmes Lancelin et Geysen le dévêtirent de son sac, pendant que le Dr Gauquelin l'examinait au point de vue médical.

∴

La deuxième séance de contrôle, chez moi, devait avoir lieu quelques jours plus tard : un double malentendu d'abord, puis un empêchement momentané la firent successivement remettre au 17 mars.

Mon but, en faisant cette série de séances contrôlées était d'étudier le sujet à fond dans ses phénomènes ordinaires. De même qu'à la première séance, j'avais demandé des apports, de même, pour celle qui se préparait, je demandai de la germination de plantes. Il y eut, pour en arriver là, quelque difficulté. Les « guides » voulaient faire germer du blé ou autres menues plantes qui, exigeant moins de force, fatiguent moins le sujet — puisqu'il s'agit de la transsubstantiation de la force vitale du sujet dans la plante. Je refusai, objectant que la tige de blé est trop mince et que, par suite, si le phénomène paraissait admissible pour les spectateurs, il n'en serait pas de même pour les lecteurs de comptes rendus, lesquels ne manqueraient pas de dire qu'un grain de blé tout germé peut se cacher dans la bouche ou les narines. En conséquence, je demandai la germination de deux oignons de jacinthe de grosseur moyenne : ce qui me fut enfin accordé.

Une autre difficulté surgit : les « guides » désiraient que les membres du contrôle occupassent les mêmes places que la première fois. Je fis remarquer que, de la part du public, l'attribution des mêmes places aux mêmes personnes pourrait susciter des commentaires défavorables; par suite, je demandais l'interchangement des membres du contrôle à mon gré : cela encore me fut accordé.

Je formulai de plus deux autres demandes : — A la séance précédente, j'avais désiré que le chimiste prélevât une partie de la potion pectorale pour en faire l'analyse; puis on avait parlé d'autre chose; bref, le prélèvement avait été oublié. En conséquence, je désirais qu'on me fît un nouvel apport de ce sirop, ce qui fut promis. — D'un autre côté, la ligature des mains n'avait pas paru absolument incontestable à un membre du contrôle : j'en demandai donc le renouvellement en vue d'un examen approfondi : cela encore me fut promis.

Mon contrôle, à cette séance, amoindri par l'absence, pour cause de maladie, de M. Raucoules, et par celle, pour cause de période d'instruction militaire, de notre ingénieur, M. Brégeras, fut disposé comme suit, de droite

à gauche : — Mme Lancelin (remplaçant Mme Geysen), MM. Risler, Boudet, Prunier, Dr Gauquelin, Philippe, vice-président du Cercle Allan-Kardec, Chevreuil, Arnould, et moi.

De plus, sûr maintenant de mon sujet, j'avais invité, comme assistants, sept personnes, parmi lesquelles M. G. de Fontenay et le Dr Bienvenot, sous plusieurs conditions dont les principales étaient la présentation, à l'entrée, de la liste des objets gardés dans les poches, et la chaîne des mains comme moyen de contrôle. Ces assistants avaient été placés sur un rang, mains dans mains, à environ 1 m. 50 du demi-cercle du contrôle.

A cette séance, j'avais résolu de couler à fond la question des apports. A cet effet, je priai M. Arnoult de vouloir bien passer dans une pièce voisine, où, en présence du Dr Bienvenot, il se déshabilla *complètement* pour revêtir des habits à moi. De même, Mme Arnoult fut déshabillée par ma femme, de qui elle endossa les effets. Comme au cours de cette opération elle avait éprouvé quelques frissons, ma femme, craignant qu'elle ne s'enrhumât, lui enveloppa le buste d'un châle de cachemire de laine très épais, de 1 m. 70 de long dont, les extrémités furent réunies et fixées, *dans le dos*, par une forte épingle. C'est dans cet état que le sujet fut enfermé dans son sac dont les ouvertures furent cousues et nouées avec les mêmes précautions de contrôle qu'à la séance précédente.

Quand tout le monde fut réuni au salon, et qu'on eut vérifié la chevelure du sujet, et la fermeture des différents orifices du sac, après avoir rappelé le règlement du contrôle dans ses grandes lignes, je donnai connaissance des dernières instructions communiquées par le « guide » du sujet en vue de cette séance, et qui étaient ainsi conçues :

« Après le contrôle, que notre ami Prunier magnétise le médium trois minutes, montre en mains, sans le toucher. Ensuite, je demande aux personnes qui entourent le médium de ne pas le regarder fixement pendant qu'on le magnétise : cela le gêne et lui fait perdre contenance. La lumière sera demandée comme à la dernière séance. Quand ce sera fini, je prie une personne de s'approcher et de réveiller le médium, mais que tout le monde n'arrive pas sur lui comme à la précédente séance. Quand il sera revenu à lui, on fera les constatations. C'est tout. La troisième séance aura lieu le mercredi suivant ; je prie donc toutes les personnes qui se trouvent ici de ne pas oublier ce mercredi, et principalement le contrôle qui a apporté les oignons. »

A 9 heures et demie, la séance commença, les portes fermées et les lumières éteintes, après que le sujet eut été magnétisé et eut reçu dans ses mains les oignons préparés (1).

(1) Il peut sembler surprenant, au premier abord, que la germination intensive des plan-

Selon l'ordinaire, après quelques instants, le sujet fut projeté à bas de son siège, et on l'entendit gémir et râler sur le parquet. Dix minutes plus tard, les « êtres » demandaient de la lumière, et l'on vit le sujet couché sur le côté droit, contracturé et intransé. L'obscurité fut refaite, et, quelques minutes plus tard, le « guide » du sujet, parlant par sa bouche, annonça que j'allais avoir à prendre deux objets : — un baume odontalgique que j'aurais ensuite à remettre au sujet (qui souffrait des dents) et qui devait être emporté par lui seul, sans partage avec qui que ce soit; — un échantillon du sirop pectoral apporté la dernière fois, et qui devait être remis au chimiste du contrôle en vue d'analyse. En effet, lumière faite, je vis le sujet toujours étendu sur le parquet, mais tout près de moi, tenant deux objets dans sa main droite : — un petit flacon de pharmacie de 0,06 × 0,02, débouché et contenant un liquide mobile incolore — et un petit verre à liqueur plein d'une liqueur sirupeuse ; de l'un comme de l'autre, on chercha vainement les bouchons par la suite. Je me penchai pour prendre les deux objets, mais l'insuffisance de lumière et le soin que je pris de ne pas toucher le sujet me firent répandre sur la

tes puisse ressortir à la forme psychique. Le fait, après réflexion est des plus simples et s'explique très facilement par la théorie occultiste de la Vie.

Qu'est en effet la Vie ? C'est comme une vague immense d'énergie qui, émanant constamment de sa source primordiale, envahit sans cesse le cosmos en se spécialisant dans toutes ses parties, de façon à se présenter comme une essence unique sous les modalités les plus diverses.

Dans notre système planétaire, elle devient vie solaire. Le soleil la répartit autour de lui et elle devient, sur telle ou telle planète, vie saturnienne, martienne, terrestre... La vie terrestre se modifie en vie minérale, végétale, animale, humaine. La vie humaine devient, suivant l'organe auquel elle est affectée, vie (ou force) cardiaque, cérébrale, nerveuse, etc. mais pour être d'une modalité différente, la vie nerveuse est de même essence que la vie végétale.

Si donc je trouve un être humain qui, extériorant sa force-vie nerique, puisse la transporter sur une plante, celle-ci sera d'autant plus apte à en profiter que la cellule vivante présente partout dans la plante ou dans l'homme, la même disposition générale et des éléments identiques.

On sait, d'autre part, comment les cellules vivantes procèdent les unes des autres. Supposons donc la plante placée dans un milieu dix fois plus vital que son milieu ordinaire; ses cellules se multiplieront dix fois plus rapidement, cela est mathématique comme l'oxydation du sang chez le vertébré placé dans un milieu plus oxygéné que l'air.

Or les sujets hyperphysiques possèdent justement cette faculté d'extérioser autour d'eux une *aura* de force-vie neurique. Par suite, il suffit de placer entre leurs mains, lorsqu'ils sont en trance, c'est-à-dire lorsqu'ils émettent leur force, un germe végétal pour que ce germe accapare cette force et transforme en vie végétale la vie neurique mise à sa portée. Supposez enfin que le milieu vital existant soit sursaturé de force neurique, et comporte cinq ou six cent fois plus d'énergie vitale que l'atmosphère ordinaire, et ce germe croîtra, en une demi-heure, de la même quantité qu'il aurait cru en quinze jours dans des conditions ordinaires.

Telle est la clé du phénomène peu connu en Europe mais presque banal en Orient où les fakirs de l'Inde l'accomplissent sur le désir du premier voyageur venu, moyennant le prix modique d'une demi-roupie (environ un franc trente centimes).

manche du sac la plus grande partie du sirop pectoral. Néanmoins, les deux objets furent pris et remis à M. Leroux en attendant la fin de la séance.

D'autre part, les mains du sujet ne tenaient plus les oignons de jacinthe, qui avaient disparu, et qu'après la séance on ne retrouva nulle part. Le « guide » annonça plus tard qu'ils étaient dématérialisés pour reparaître à la séance suivante devant la personne qui les avait préparés et dont il réclama, avec une grande insistance, la présence à cette séance ultérieure.

Peu d'instants après que la lumière eût été de nouveau éteinte, le « guide » annonça qu'il allait tisser un voile qui serait pour le sujet, mais dont les assistants pourraient prélever une partie en vue d'en conserver chacun un échantillon. En effet, on entendit bientôt le va-et-vient d'une navette dans un métier à tisser, et une conversation curieuse s'engagea entre un des membres du contrôle et le « guide » parlant par l'organe du sujet.

— Vous usez donc aussi du métier de tisserand ?

— Croyez-vous donc qu'il n'y ait que les hommes qui se servent de métiers ?

— Alors, vous n'êtes pas un homme ?... Qui donc êtes-vous ?

— Ni homme ni femme ! Je suis un esprit.

Le bruit du tissage dura environ dix minutes, au cours desquelles je ressentis personnellement comme une pluie abondante sur les mains et les genoux : ce n'était, il est vrai, qu'une illusion que j'étais seul alors à éprouver; mais que, au cours de la séance suivante, mes voisins immédiats ressentirent avec moi ; en même temps, tous les assistants perçurent parfaitement le bruit de l'eau qui était transvasée d'un récipient dans un autre (le sujet n'avait près de lui qu'un seul récipient : le broc mentionné plus haut.) Quand la lumière fut demandée, on vit sur les pieds du sujet un voile de tissu dit égyptien, mesurant environ 0,80 de côté. Puis l'obscurité fut refaite successivement deux fois.

Les « guides » annoncèrent alors que dans un mois environ, il faudrait rapporter le voile dont on ferait tenir chaque angle par un assistant, soit par quatre personnes prises parmi les plus sceptiques, et que, dans ces conditions, ils en modifieraient la contexture (probablement en le brodant, car des broderies d'argent ont été annoncées par ailleurs).

A la première éclaircie, le voile était jonché de cinq ou six fleurs de violette, et, au milieu, se trouvait un objet brillant, dont on ne put définir la nature, mais qui paraissait être un bijou.

Pendant la période d'obscurité qui suivit, le sujet fit remarquer que près de lui se trouvaient deux entités à forme humaine. On lui demanda des explications; mais il s'impatienta et répliqua :

— Vous avez donc des yeux pour ne pas voir ?

Et sur nouvelle interrogation, il dit que, pour la séance suivante, il faudrait

apporter un appareil photographique dont il tâcherait de faire impressionner les plaques.

A la seconde éclaircie, l'objet brillant avait disparu, mais le voile était jonché d'une trentaine de violettes et d'une petite orange attenant encore à un rameau de 0,08 garni d'une feuille. De plus, le sujet tenait entre ses mains liées un oignon de jacinthe garni de deux pousses comportant : l'une, quatre feuilles de 0,18, et l'autre sept feuilles de 0,20 et une tige de 0,28, garnie d'environ trente-cinq fleurs de couleur rouge sombre. Mais cet oignon était privé de ses racines. Enfin, les poignets étaient liés l'un à l'autre comme précédemment; mais la cordelette, cette fois, comportait six spires et était attachée à elle-même par trois nœuds différents, de façon qu'il fût bien avéré qu'aucun d'eux n'était à coulisse.

Le magnétiseur s'approcha du sujet et lui fit quelques passes pour le dégager, en même temps qu'on le soulevait du sol pour l'asseoir sur un siège. A la surprise générale, on constata alors que le châle en épais cachemire dont Mme Lancelin avait enveloppé le buste du sujet, qui avait été attaché et fixé sur lui, qui en un mot faisait partie des vêtements le recouvrant lorsqu'il avait été cousu dans le sac de contrôle, se trouvait sous le sujet et en dehors du sac qui le renfermait au début de la séance. Comment ce châle de 1 m. 70 épinglé *dans le dos* du sujet, était-il sorti du sac ?

(*A suivre*). CH. LANCELIN

JULIEN MALGRAS

(né à Lunéville le 17 juin 1862, décédé à Vincennes le 17 mai 1909).

Après Lucie Grange, directrice de la *Lumière*, après Edouard Grimard, après le Dr Baraduc, que la mort a récemment frappés, voici encore que disparaît de notre scène, sous un de ses coups foudroyants, l'homme laborieux, loyal et franc qui, le premier, presque nouveau venu dans la phalange spirite, avait songé à créer un Livre d'or des sciences psychiques, où, plein d'enthousiasme et de reconnaissance, il voulait grouper, pour leur rendre hommage, tous les savants, penseurs, écrivains, artistes du monde entier, qui se sont occupés de ces sciences. Oui, Julien Malgras avait rêvé rien moins qu'une œuvre colossale, où l'on aurait vu, réunis dans une auguste et lumineuse assemblée, la main levée montrant la Vérité, tel un lever d'aurore, les juges *Edmonds*, ancien *chief-justice* de la cour suprême de New-York et ancien président du Sénat ; *Mapes*, de l'Académie nationale des États-Unis, professeur de chimie ; Robert Hare, professeur à l'Université de Pensylvanie ; président Lincoln ; sir John Lubbock, de la Société Royale

de Londres; A. Russel Wallace, le digne émule de Darwin; Stainton Moses, professeur à la faculté d'Oxford; Varley, ingénieur en chef des télégraphes; A. de Morgan, président de la société mathématique de Londres; William Crookes; les Zœllner, de l'université de Leipzig; Carl du Prel, de l'université de Munich; professeur Lombroso; Schiapparelli, directeur de l'observatoire de Milan; Aksakof, conseiller secret d'Alexandre III; et nos compatriotes: les Lamartine, Victor Hugo, Michelet; Alexandre Dumas, Balzac, Delphine de Girardin, George Sand, Eugène Nus, Lomon, Bonnemère, Victorien Sardou, Auguste Vacquerie; les Jean Reynaud, Allan Kardec, Cahagnet, Rufina Noeggerath, Lamennais, Lacordaire; abbés Viannet et Marchal, Strada, André Pezzani, Léon Denis, Gabriel Delanne, Emmanuel Vauchez; les Félicien David, Capellaro et Hugo d'Alési; les Babinet, Boucher de Perthes, Tremeschini, François Vallès, Camille Flammarion, colonel de Rochas; les Dr Demeure, président Jaubert, président Marion, Roustaing, etc. etc.

Le temps de contempler cette idéale vision, Malgras se sentit fléchir; il recula, non devant l'effort à faire, mais devant l'impuissance de retracer nettement la réalité. Il consulta divers spirites. Il alla voir Mme Rufina Noeggerath, si connue sous le nom de « Bonne Maman », et lui demanda des conseils, qu'elle lui prodigua avec bonheur. Il eut avec elle une correspondance suivie. Nous étions l'ami de Bonne Maman, nous devînmes l'ami de Malgras, et nous le mîmes, pour une part, au courant des choses que nous avions vues et retenues.

Dès le début, l'aimable auteur de la *Survie* écrivait à notre ami: « Je considère « Le livre d'or du spiritisme » comme étant l'œuvre pure qui pourra faire, en France, tout au moins, le plus grand pas à la belle philosophie spirite! »

C'est à la fin de 1904 que Malgras commença à réunir les matériaux de son livre. Il était alors contrôleur des contributions directes à Beauvais et pouvait disposer de quelques loisirs qu'il employait exclusivement à sa passionnante étude. Mais disons d'abord que sa connaissance du spiritisme ne remontait pas à plus de deux ou trois ans. Il y avait été initié d'abord par des conversations d'officiers, alors qu'il était lui-même officier de réserve, et ensuite à Beauvais, où paraissait et paraît encore la *Vie nouvelle*, journal spirite sous la direction d'O. Courier. Il se lia avec les rédacteurs de cette feuille, se mit à lire un grand nombre de livres, tant d'occultisme que de spiritisme, et, doué d'une haute intelligence autant que d'une extraordinaire mémoire, il n'eut pas de peine à s'assimiler la partie la plus claire de leurs enseignements, qui avaient éveillé au plus haut point son attention et son intérêt. Le spiritisme principalement le captiva, l'éblouit, et il n'eut pas de repos qu'il eût procédé lui-même à des expériences de faits médianimiques. Dans son entourage, parmi ses collègues ou dans leurs familles, il eut la

bonne fortune de rencontrer d'excellents médiums, — complètement ignorants de la doctrine spirite, — et aussitôt les séances commencèrent... et réussirent au delà de ses espérances. Dans tout le cours de l'année 1903, il tint des séances régulières, et il recueillit de fort belles et non moins probantes communications.

Dès lors il consacra au spiritisme tout le temps dont lui permettaient de disposer les exigences de son service. Car, il faut le dire, son service, il l'accomplissait avec autant de rigoureuse exactitude que d'entier dévouement. Robuste travailleur, licencié en droit — il aurait pu passer son doctorat qu'il avait préparé, — il était — on le comprend — très estimé de ses chefs. Dans ses tournées de fonctionnaire, — une fois ses fonctions remplies, — il causait avec les maires et conseillers des communes visitées et certains de leurs administrés, que ses conversations sur le spiritisme intéressaient vivement, si vivement qu'on le priait de faire des conférences.

Il avait une figure si ouverte, une voix si franche et si sympathique, que plusieurs jours à l'avance, certains maires, instruits de ses prochaines tournées, s'entendaient avec lui pour le retenir, lui offrant la salle la plus vaste de leurs mairies en même temps qu'un auditoire de choix pour ses attachantes causeries. On s'en émouvait quelque peu dans la région ; ça et là des voix, plutôt rares, criaient au scandale. Mais les voix se taisaient bien vite, car sur l'homme et sur le fonctionnaire il n'y avait rien à rapporter... que des éloges.

C'est dans cette fièvre de succès que notre ami conçut son livre. Son bonheur de connaître le spiritisme était si grand, si sincère, qu'il brûlait de le faire partager à ses amis, à tous ceux qui l'approchaient. Il assembla de nombreux documents; et, après avis de conseillers expérimentés tels que « Bonne Maman » et Emmanuel Vauchez, l'ancien et éminent secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement, — nous pourrions en nommer d'autres auxquels il demandait leurs appréciations sur le spiritisme, — il se résolut à restreindre son œuvre à la France. Plus tard même, il crut devoir modifier le titre de son livre et ce fut le suivant qu'il adopta: « Les Pionniers du spiritisme en France. — *Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques.* » Voici ce que lui écrivait à ce propos « Bonne Maman »: Dès le début j'avais compris la difficulté de faire un « livre d'or du spiritisme » et les ennuis que cela vous occasionnerait ! je vous l'avais prédit, et maintes fois vous avez ressenti du découragement. C'est que, exposer la beauté idéale du spiritisme dans toute sa splendeur, la proclamer bravement sans alliage comme le plus grand bienfait donné à l'humanité, cela n'est point encore de nos temps ; pensez donc, ce serait perforer jusqu'aux fins fonds les fausses sciences, les dogmes, les préjugés, l'intérêt vénal, les gloires conquises avec du sang ! — OEuvre colossale !

« Allons ! Il faut savoir attendre et, comme vous le dites, rassembler des documents et préparer la formation d'un Livre d'or du spiritisme en France !

« Du moment où les noms des profanes, des tièdes, et des spirites se mélangeront, vous avez bien fait de changer le titre de votre livre et j'approuve fort celui que vous avez choisi : « Les Pionniers du spiritisme » avec son sous-titre. Ce sera en effet l'un des précurseurs du Livre d'or, par les appréciations élogieuses de notre philosophie. La plupart ont une grande valeur... Votre livre, avec son titre nouveau, a sa raison d'être, et, — je le désire de tout mon cœur, — aura du succès, car il contient des pages de style et de pensée... »

Nous avons en ce moment sous les yeux, classés dans un ordre admirable, corrigés minutieusement et annotés avec le plus grand soin, tous les documents qui ont servi à ce travail de bénédiction. L'auteur reçut en général des spirites les plus autorisés de très vifs encouragements. La première réponse qu'il obtint fut celle de Victorien Sardou, dans laquelle on relève cette courageuse déclaration : « Quand on n'a pas la bonne fortune, étant médium comme je l'ai été jadis, de se convaincre par ses propres expériences, ou d'observer, dans les conditions requises, les phénomènes produits par des médiums très puissants... il faut dès lors s'en tenir au témoignage des savants du monde entier, dont je n'ai pas à rappeler les noms qui, après avoir étudié les faits, pour en démontrer la fausseté, ont eu la bonne foi de faire amende honorable et d'affirmer leur conviction.

« Si le spiritisme n'était que duperie, il y a beau jour qu'il n'en serait plus question, tandis qu'il compte aujourd'hui ses adhérents par millions, et que plus nombreux encore sont les timorés, qui n'osent pas avouer leur croyance, par respect humain, intérêt professionnel, lâcheté et surtout sottise. »

Le livre des *Pionniers* est divisé en deux parties : la première consacrée aux « Aînés », suivant l'expression de Camille Chaigneau, à ceux qui nous ont devancés dans l'au delà; la seconde réservée aux contemporains ou plutôt aux appréciations de quelques-uns des plus en vue; car tous ne furent pas consultés, et l'auteur, dans son introduction, s'excuse à l'avance des oublis qu'il a pu commettre en déclarant « que le but principal de son livre est bien moins la mise en vedette des penseurs et des savants dont les travaux ont constitué la science psychique, que la mise en relief de cette science elle-même. »

Le livre parut vers la fin de 1906. « Votre livre, s'empressa de lui écrire « Bonne Maman » est devant mes yeux. J'ai un éblouissement.

« Combien il est beau, captivant, et qu'il remplit bien, d'après ce que j'en ai lu, le but poursuivi.,. »

Ouvrons cette autre lettre : « Vous pouvez, cher Monsieur, m'inscrire pour un de vos souscripteurs, à ce livre très utile.

« Croyez-moi votre dévoué. » Signé : *Charles Richet.*

Cette autre : « Ils sont vraiment magnifiques (les volumes), et je souhaite à l'ouvrage tout le succès qu'il mérite. Signé : *Camille Chaigneau.*

Et celle-ci d'Emmanuel Darcey, l'auteur de *L'homme terrestre* : « Votre livre était nécessaire. Vous avez comblé une lacune. Je considère qu'il fera le plus grand bien à notre doctrine, car il révèle des adhésions aussi nombreuses que précieuses.

« C'est un travail intelligent, clair et bien coordonné, qui a dû vous coûter beaucoup de peine et de recherches ; et tous les spirites vous doivent de sincères remerciements. »

Bornons là ces citations et passons aux critiques. Les unes furent railleuses ; les autres plus ou moins acerbes. — Pourquoi, dirent certains, celui-ci !! parmi les pionniers et pourquoi pas celui-là ?... Pourquoi trois lignes à un tel qui aurait bien mieux mérité les trois pages accordées à tel autre ? etc. etc.

Notre courageux ami se borna à indiquer, pour sa justification, quel but il avait poursuivi dans la réunion des éléments qui composent son livre. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Ayant fait pendant plusieurs années, dans la région que j'habitais alors, une propagande très active en faveur du spiritisme, je m'aperçus rapidement que ni la beauté, ni la grandeur de la philosophie spirite, ni même le récit des phénomènes les plus intéressants, auxquels on voyait bien qu'ils ne croyaient pas, ne parvenaient à vaincre l'apathie et à exciter la curiosité des auditeurs, et que, en vrais moutons de Panurge, un seul argument avait quelque prix sur eux, c'était celui qui consistait à leur citer, comme s'occupant de ces questions, des personnalités connues.

« Je résolus alors de réunir en un volume :

« 1° Des extraits des œuvres des grands hommes de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, relatives au spiritisme ou inspirées par lui ;

« 2° Des études, pour la plupart inédites, que voulurent bien me donner, sur les mêmes questions, un certain nombre de personnalités marquantes.

« Le plan même de l'ouvrage indique assez que je n'ai pas tant cherché à écrire l'histoire du spiritisme en France, qu'à présenter sur ces questions, encore si peu connues du grand public et pourtant si controversées, l'avis d'hommes connus. »

Ce que notre ami ne dit pas, c'est qu'il consacra les derniers mois, dont ses fonctions lui permirent de disposer un peu librement (1), à l'œuvre de reconnaissance rêvée pour sa chère philosophie. Ce qu'il ne dit pas non

(1) Nommé peu de temps après contrôleur principal des Contributions directes à Roubaix, puis tout récemment dans la Seine, ces nouvelles fonctions, très chargées ne lui laissèrent plus aucun loisir pour s'occuper de ses chères études.

plus, c'est que, bon et laborieux, ouvrier de la dernière heure, il n'hésita pas à mettre au service de cette même œuvre une importante partie des économies faites sur son traitement, avec le seul et vague espoir de rentrer peut-être un jour dans ses frais.

Trois semaines avant sa mort, nous étions allé passé quelques jours chez lui, à Vincennes, où il était venu, plein de joie et de santé, s'installer avec sa femme. Les heures s'écoulèrent pour nous en longues et délicieuses causeries, au cours desquelles il ne nous cacha pas qu'il regrettait d'avoir fait un livre pour ainsi dire inutile, puisqu'il ne se vendait presque pas, et, en consacrant une grosse somme à sa publication, d'avoir manqué de prévoyance. S'il mourait avant trois ans, c'est-à-dire avant d'avoir droit à une retraite, son imprévoyance privait sa chère femme d'une importante ressource. — Non, lui répondîmes-nous, ne regrettez rien. Votre œuvre est bonne et belle. Elle avait sa raison d'être, croyez-moi. Et qui vous dit qu'elle n'a pas fait déjà beaucoup de bien à un certain nombre de frères que vous ignorez ?

Hélas ! quelques jours après cette conversation, une maladie foudroyante emportait notre cher Malgras ; et la maison où naguère régnait l'activité, la joie et l'espérance, se remplissait de larmes et de sanglots. — Nous y sommes revenu, dans cette demeure, pour la dernière veillée ; mais, oh bonheur ! ce n'est pas près d'un cadavre mais d'un corps transfiguré, presque une âme, que nous avons prié. Sur sa belle face ouverte et loyale, notre ami avait gardé un lumineux et incomparable sourire. Nous voyait-il, sa femme et moi ? ou bien était-il plongé en quelque rêve délicieux ?... Ce mort était vivant ! Peut-être que Bonne Maman, l'auteur de la *Survie*, était là... près de lui, et lui disait de sa voix charmeuse : — Eh bien ! Eh bien ! vous le voyez, ami, j'avais raison : nous avons combattu tous deux les mêmes ténèbres, et tous deux nous nous retrouvons dans la même clarté !

Le 19 mai, la pauvre veuve, la famille, et un certain nombre d'amis et de collègues de Malgras, hâtivement prévenus, accompagnaient son corps au cimetière de Vincennes, où trois discours furent prononcés, M. Arnoux, directeur des Contributions directes de la Seine, rendit hommage autant au mérite et au dévouement du collaborateur, qu'à la nature généreuse et au caractère loyal de l'homme, qui avait déjà, bien qu'il fût nouveau venu, conquis la sympathie de tous.

M. Piochard de la Brûlerie, Président de la réunion des Contrôleurs de la Seine, se fit ensuite l'interprète des sentiments de regret de tous les camarades du défunt et de leur profonde sympathie pour l'épouse si cruellement éprouvée, et jetée si inopinément dans une situation poignante et digne de commisération.

Nous-même nous prononçâmes quelques mots au nom de ses amis

spirites, pour rappeler l'œuvre si belle et si désintéressée de ce digne et courageux pionnier du spiritisme.

Redisons simplement, pour terminer, ces admirables paroles de Victor Hugo, dont nous saluâmes la dépouille de notre ami :

« Le monde lumineux c'est le monde invisible. Le monde lumineux c'est celui que nous ne voyons pas. Nos yeux de chair ne voient que la mort.

« La mort est un changement de vêtement.

« Ame, vous étiez vêtue d'ombre, vous allez être vêtue de lumière.

« C'est dans le tombeau que l'homme fait le dernier progrès ».

ALGOL

Les Pionniers du Spiritisme en France

PAR J. MALGRAS

AVIS AUX LECTEURS

Ce magnifique volume in-8° de 600 pages, tiré sur fort beau papier et orné de 62 portraits hors texte, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de penseurs. Il est du plus grand intérêt pour tous les spirites, ainsi que pour toutes les personnes éclairées qui, sans parti pris ou idée préconçue, voudraient avoir une teinture de nos croyances et se faire en même temps une idée juste de leurs disciples et du but élevé que ceux-ci poursuivent.

C'est un livre de propagande, de premier ordre, que nous recommandons chaudement à tous ceux de nos lecteurs qui ont pris connaissance de l'article publié, à son sujet, dans le présent numéro, par notre collaborateur Algol.

Sachant la situation navrante dans laquelle la mort subite autant qu'imprévue de l'auteur des *Pionniers* a plongé sa malheureuse veuve, tous nos frères auront à cœur de soulager son infortune, soit en se procurant le volume des *Pionniers*, soit en participant à son achat pour en doter une bibliothèque. Leur geste sera doublement bienfaisant : ils n'auront pas à le regretter.

Ce volume est vendu 8 francs ; mais, pour les raisons indiquées, nous le laisserons JUSQU'AU 1er OCTOBRE PROCHAIN, à 6 francs, pris directement à notre Librairie ; à 7 francs — franco de port — à nos abonnés en France ; et à 8 francs — également franco de port-à nos abonnés à l'Étranger.

LA RÉDACTION.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant le **CREDO** d'Emmanuel Darcey. On peut s'en procurer des exemplaires, au prix de l'impression et port, chez M. COLIN, imprimeur à Mayenne.

CREDO

« Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit,
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
Et s'approche du ciel qui nous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit, l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtiment monte à l'univers joie. »

Victor Hugo.

Je crois que nous n'avons pas notre cause en nous-mêmes ; qu'il y a au-dessus de l'homme et au-dessus de la nature un Être pensant, infini, éternel, immuable, un suprême législateur ; que l'existence d'un Créateur d'une Raison primitive est un fait acquis par l'évidence matérielle des faits ; que l'univers n'est ni sourd ni aveugle ; que la vie n'est pas un pêle-mêle sans but, un chaos informe ; que tout a sa raison d'être, son but, sa fin.

Je crois que le néant est un vain mot ; que la mort n'existe pas, que rien ne meurt ; que tout se continue, que l'être survit à son enveloppe ; que la mort n'est pas une fin, mais une métamorphose, une transformation nécessaire, un renouvellement ; que rien de ce qui est ne peut être anéanti ; que ce qui finit recommence ; que nous serons parce que nous sommes.

Je crois qu'il n'y a jamais d'anéantissement, mais toujours des états succédant à d'autres états, l'éternelle transmission d'un ordre de choses à un autre, d'une économie à une autre, d'un service à un autre.

Je crois que tout renaît ; que tout se succède ; que tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur ; que la naissance n'est pas un vrai commencement ni la mort une vraie fin ; que naître ce n'est pas commencer mais changer de figure ; que nos existences ne sont que des continuations, des suites, des conséquences ; que sommeil ou réveil, mort ou naissance, ne sont qu'une même chose, une transition semblable, un accident prévu.

Je crois que la terre n'est pas plus le corps central le plus important de

l'univers que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès ; que l'univers est sans lacune ; qu'il y a des mondes infinis dans ce monde infini ; qu'un monde est un point qui conduit à un autre et qu'il en est pour tous les degrés de croissance.

Je crois qu'en sortant de cette vie nous n'entrons pas dans un état définitif ; que tant qu'une destinée humaine a quelque chose à accomplir, c'est-à-dire un progrès à faire, rien n'est fini pour elle ; que la mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage ; que la mort est un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers et sur lesquelles nous poursuivons l'accomplissement de notre destinée infinie.

Je crois que Dieu n'a pas créé des âmes sauvages et des âmes civilisées ; que l'âme humaine est le résultat du travail de la vie ; que tous les hommes sont les citoyens de la même patrie, les membres de la même famille, les rameaux d'un même arbre ; que tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes ; que tous ont commencé l'ascension, qu'ils sont seulement plus ou moins haut ; « que l'aube, cette blancheur qui se fait dans la « nuit, se fera dans le nègre ; que les plus vils ont pour loi d'atteindre les « plus hauts. »

Je crois que l'homme n'est pas le dernier anneau de la chaîne qui unit la créature au créateur ; que l'humanité est au milieu d'une série d'espèces inférieures et supérieures ; que nous ne sommes pas les premiers après Dieu ; « que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds. »

Je crois que la vie est partout ; que « l'âme est dans toute chose ; que « tout corps masque un esprit ; que l'homme n'est pas le seul qui soit suivi « d'une ombre ; que tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une « ombre, une ombre devant eux ; que tous sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui « doit vivre. »

Je crois que tout ce qui vit est incarnation ; que toute évolution, toute transformation est une incarnation ; que l'âme se sert des formes déjà réalisées, comme de moyens, pour une perfection lus haute ; que l'homme est un Esprit incarné ; que l'âme n'est pas créée en même temps que le corps, qu'elle n'est qu'incorporée ; que la réincarnation est une loi de nature, une nécessité absolue, une conséquence logique de la loi du progrès ; que tout homme est un résumé d'existences antérieures ; que tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un.

Je crois que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur ; que tout se transforme et se perfectionne ; que l'homme toujours marche et toujours grandit ; que tout roule, se prolonge, se renouvelle ; que la mort et la vie se succèdent dans un tourbillon perpétuel et que l'homme doit traverser la création.

Je crois que l'harmonie de l'univers se résume en une seule loi : Le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante, pour la plante comme pour le minéral ; que tout suit la même rotation ; que tout vit de la même manière et meurt utilement ; que la vie puise tous ses éléments dans la mort même ; qu'elle s'accroît et se perfectionne par une série continue de transformations infinies ; qu'elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand.

Je crois que dans cet univers, ouvrage d'une infinie sagesse, rien n'arrive par un pur jeu de hasard ; que rien ne se fait sans une souveraine justice ; que tout désordre n'est que dans l'apparence ; qu'il n'y a ni hasard ni fatalité ; qu'il y a des forces, des lois auxquelles rien ne peut déroger; que toutes les choses du monde ont entre elles une liaison ; que rien n'est isolé ; que le monde matériel est solidaire du monde spirituel et que tous les deux se pénètrent réciproquement ; que tout se tient, tout concorde, tout s'enchaîne et se lie, au moral comme au physique ; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi.

Je crois que la loi morale est une vérité absolue ; que la justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique ; qu'on ne peut franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation humaine ; que l'Esprit doit arriver tout seul à la vérité et qu'il doit mériter son bonheur; que le bonheur pour avoir tout son prix doit être acquis et non octroyé.

Je crois que la vie n'est pas un jeu, une illusion ; que la vraie philosophie n'est pas celle qui multiplie les jouissances ; que le bonheur tel que nous l'entendons ne peut exister; qu'il faut que l'effort subsiste en ce monde; que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, mais pour lutter, travailler, combattre ; que la lutte est nécessaire au développement de l'esprit; que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain de subjuguer la matière à l'esprit.

Je crois que l'homme est justifié, non par sa foi, mais par ses œuvres ; que la pratique du bien est la loi supérieure, la condition *sine qua non* de notre avenir ; que la sainteté est le but où nous devons tendre ; que le bonheur ou le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature.

Je crois qu'il existe un Enfer et un Paradis philosophiques ; c'est-à-dire un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au delà du temps ; que toujours nous nous succédons à nous-mêmes ; que toujours nous déterminons par notre marche présente la marche que nous suivrons plus tard.

Je crois que le présent détermine l'avenir ; que chaque homme tisse autour de lui sa destinée ; qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être ;

qu'aucune déviation du droit chemin ne reste impunie ; que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement ; que le progrès est une loi souveraine à laquelle rien ne résiste ; qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles ; que pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction ; qu'il n'est pas d'action qu'on puisse dérober.

Je crois que chacun doit à lui-même son sort ; que l'homme est son propre justicier ; qu'il se rémunère et se punit lui-même ; qu'il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits ; que l'âme porte en elle-même son propre châtiment partout où elle se trouve ; que l'enfer n'est pas un lieu, mais une condition d'être, un état d'âme ; et qu'il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir.

Je crois « que la peine n'est jamais qu'où est la faute, qu'il est impossible « que ces deux choses soient séparées » ; que les douleurs physiques et morales ne se produisent qu'à la suite d'erreurs de notre part ; que douleur et culpabilité sont synonymes; que l'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises ; que c'est nous qui sommes l'instrument de notre propre supplice.

Je crois que toute vie coupable doit être rachetée ; que toute faute commise, tout mal accompli est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment, soit à l'autre, soit dans une existence, soit dans une autre ; que la fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause ; que la vie terrestre est à la fois une réparation et une préparation ; qu'aucun de nous n'est ce qu'il doit être et qu'il faut que la raison s'accomplisse, que la justice se fasse que le bien soit.

Je crois que chaque existence est un nouveau point de départ où l'homme est ce qu'il s'est fait ; qu'il renaît avec son doit et son avoir ; qu'il ne perd rien de ce qu'il a acquis ; que l'oubli temporaire du passé est la condition indispensable de toute épreuve et de tout progrès ; qu'il faut que l'effort soit libre et volontaire ; que la connaissance des faits antérieurs et des sanctions inévitables entraverait l'homme au lieu de le servir ; qu'il est juste et nécessaire que dans son état actuel le passé et l'avenir lui soient cachés.

Enfin je crois que tout a été créé en vue d'un bien final ; que le bien est la loi de l'univers et le mal un état transitoire toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien ; qu'on tire le bien de tout et de la mort même : que rien d'irrémédiable ne pèse sur nous ; que la douleur est libératrice ; que rien n'est noir, rien n'est triste ; que tout finit bien et qu'il ne s'agit que d'attendre son heure dans ce monde ou dans l'autre.

La L. S. F. — Son programme

En raison de l'abondance des matières contenues dans le présent numéro de la Revue spirite, force nous est de remettre au mois prochain la publication du projet de statuts de la Ligue spiritualiste française.

Nons nous bornerons à indiquer aujourd'hui les principaux articles de son programme.

1° Organisation et développement des relations des spirites et spiritualistes entre eux. Assistance mutuelle. — Secours aux veuves, aux orphelins, aux veilliards, aux infirmes, aux nécessiteux. Offres et demandes de situations.

2° Installation à Paris, dans le voisinage d'un centre spirite, d'un local pour la réception des spirites et spiritualistes de province et de l'étranger, avec salon de conversation et de renseignements, salle de lecture et bibliothèque.

3° Création, en province, en Algérie, dans les colonies et à l'étranger, de centres offrant des avantages analogues à céux de Paris.

4° Relèvement, dans un sens spiritualiste, de l'éducation de la jeunesse des deux sexes, par la création de petits collèges familiaux ou pensions de famille, en relations avec les établissements d'instruction de l'État, dans les centres universitaires et partout où ils seront réclamés et jugés possibles.

5° Organisation de conférences. Subventions aux conférenciers. Organisation de souscriptions pour la publication d'ouvrages, préalablement soumis au Comité central de la Ligue et dont celui-ci aura reconnu l'importance et l'utilité. — Subventions aux chercheurs spiritualistes après examen du but et de l'utilité de leurs recherches.

6° Œuvres générales de bienfaisance, sans distinction de culte, croyances ou opinions, à l'occasion d'accidents, catastrophes, etc.

***

La direction de la Revue transmettra au Comité d'initiative de la Ligue les observations que ses lecteurs jugeraient à propos de faire au sujet de ce programme.

Un membre du Comité d'initiative.

UNE VISITE DE M. VAN DER NAILLEN

Il est dans la vie bien des jours de tristesse et d'amertume, bien des souffrances physiques, des douleurs morales, poignantes, que le cœur accepte avec résignation, si l'âme a été bien trempée, mais comme après des jours d'orage un rayon de soleil en éloigne le souvenir.

— Je considère comme un jour de bonheur celui qui vit un ami frapper à ma porte et me serrer dans ses bras, dès que je l'eus ouverte. Nous ne nous étions jamais rencontrés, mais depuis dix ans, une correspondance intermittente, mais marquée au coin de l'estime, avait fait naître en chacun de nous ce désir très sincère de nous voir avant de laisser tomber le rideau sur notre existence présente.

Et cet ami que j'attendais, c'est M. Van der Naillen, le savant ingénieur belge devenu citoyen de la libre Amérique, pour laquelle il a travaillé, au service de laquelle il a mis sa science, son courage, sa loyauté, et qu'elle a payé de l'estime et de la considération qu'un grand pays accorde à tout homme qui a su ajouter à sa renommée, à sa gloire.

Au sortir de l'École de Gand, qui correspond à notre École Polytechnique, M. Van der Naillen ingénieur des Travaux publics, travailla plusieurs années en Belgique, s'y maria et y eut son premier fils.

C'était l'époque lointaine, il y a de cela plus d'un demi-siècle, où l'Amérique, dans la pleine activité de son peuple jeune et laborieux, multipliait dans la plupart des États, la construction de ces villes aussitôt adultes qu'écloses, celles des nombreuses lignes de chemin de fer qui devaient si rapidement sillonner de ses routes d'acier ses immenses territoires, où des essaims de travailleurs étrangers volant de tous les points du globe, accouraient fonder ces ruches aujourd'hui si riches et si fécondes.

Tout ce qu'on disait de merveilleux alors sur ces lointains pays du Nouveau Monde, sur ces mines d'or de Californie, sur ces vastes plaines où les terres étaient si productives, où les troupeaux se multipliaient sans peine, où le travail était rémunérateur, où des fortunes se bâtissaient en quelques années. Tous ces bruits qu'apportaient au Vieux Monde les flots de l'Atlantique, trouvaient un écho facile dans les esprits jeunes, intelligents, aventureux, ardents, et Van der Naillen comprit que riche de sa jeunesse, de son savoir, de son amour pour sa femme et leur enfant, il pouvait quitter son pays pour aller tenter fortune en Amérique et il partit sans retourner la tête.

On aurait tort de croire qu'il ne connut point des jours d'épreuves, mais son courage était à la hauteur des événements.

Un beau matin, il fit la rencontre de l'un de ses compatriotes qui, depuis longtemps, était à la recherche d'un ingénieur pour étudier le tracé d'une voie de chemin de fer, et celui-ci le présenta à une Compagnie en formation. Dès lors, ce fut le travail, ce fut la fortune.

La famille du jeune ingénieur belge croissait comme les épis. Madame Van der Naillen lui donna une douzaine de beaux enfants. La mort en a fauché quelques-uns, mais il éleva trois fils qui, suivant les traces du père lui font honneur. Tous les trois sont ingénieurs et occupent de belles situations, de plus, six ou sept filles ont ainsi que leurs frères, multiplié les branches autour du vieux tronc toujours vert, et qui jouira longtemps encore de ce familial et doux ombrage.

La ville de Chicago, la Reine des lacs, l'une des premières cités du monde par son commerce et son industrie, dans laquelle tout ce qui se construit est grandiose, Chicago qui, en 1848, n'était qu'un village et qui voit s'élever aujourd'hui des maisons de vingt et trente étages, était encore en enfance lorsqu'on chargea l'Ingénieur Van der Naillen de créer et diriger une école technique dans le but de fournir les ingénieurs dont l'industrie manquait un peu. Cette institution était florissante lorsque le terrible incendie de 1871 dévora la moitié de la ville et ne laissa pas une pierre debout de l'École de Van der Naillen.

Résistant avec énergie au coup qui le frappait, le directeur de cet établissement partit pour San Francisco ou deux ans après, il avait trouvé les fonds nécessaires pour édifier une nouvelle École d'ingénieurs qui fonctionnait splendidement depuis vingt ans, lorsqu'une catastrophe épouvantable, un tremblement de terre uni à un ras de marée, livra San Francisco aux éléments en furie, l'eau et le feu. En juillet 1906, il y a deux ans à peine, la belle capitale du Pacifique s'écroulait comme un château de cartes sous la fureur des éléments. L'incendie dura neuf jours entiers, et acheva l'œuvre du tremblement de terre. Partout ce ne furent que cendres et ruines. Les pertes totales s'élevèrent aux deux tiers d'un milliard, 500 pâtés de maisons comptant près de 30.000 immeubles furent ainsi détruits. De l'École Van der Naillen il ne resta rien. Tous les instruments de mathématique, de physique, de chimie, et d'électricité furent anéantis sous les décombres.

Un autre homme, plus jeune que Van der Naillen, après deux épreuves aussi cruelles que celles de Chicago et de San Francisco, se serait laissé aller au désespoir devant la ruine complète. Soutenu par ses trois fils et ses nombreux amis, il reprit courage. Des capitaux lui furent confiés, et en moins de deux années, l'École actuelle des ingénieurs se dressait de nouveau fière et avide de travail.

Les anciens élèves fidèles revenaient se grouper affectueusement autour de leur maître âgé de près de 80 ans, d'autres venaient se joindre à eux et, l'union

faisant la force, les trois dignes fils de Van der Naillen se serrèrent autour de leur père, et, me disait-il, nos dettes sont payées, et la fortune vaincue regrettant les rigueurs dont elle nous a accablés sans nous terrasser nous a rendu ses sourires et ses dons.

Nous avons eu le bonheur, après qu'il eut partagé notre repas amical, d'entendre ce savant si modeste qui est venu passer six mois en France, à la Côte-d'Azur et en Belgique son pays natal, se livrer pour nous à une délicieuse causerie dans laquelle il mit sa belle âme à nu. Attaché depuis quarante ans à la philosophie spirite, il en a étudié tous les faits. Sa conviction en la résurrection et en l'immortalité de l'âme et sa confiance en l'Être souverain qui, dit-il, manifeste si visiblement sa puissante bonté envers la fleurette et le chêne, l'insecte et l'oiseau, envers l'homme et tous les êtres vivants le consolent de toutes les épreuves passées et supportées avec un religieux stoïscisme. Aussi répète-t-il avec le bon La Fontaine:

La mort ne surprend point le sage,
Il est toujours prêt à partir.

Homme de science, Van der Naillen a le premier doté l'Amérique de la télégraphie sans fil dont lui avait confié les premiers secrets son ami et correspondant Edouard Branly, le célèbre physicien. En inventant le radioconducteur qui constitue l'organe principal dans le système de la télégraphie sans fil, Branly a dirigé les travaux de Marconi qui n'a fait que réaliser l'application de l'invention du grand électricien français.

Mais pour apprécier l'écrivain philosophe, il faut lire l'ouvrage de Van der Naillen : *Dans les temples de l'Himalaya, dans le Sanctuaire*, et surtout *Balthazar le mage* dont on n'a pas assez parlé ni publié toute la valeur. Il faut relire ces trois volumes écrits dans ses loisirs et qu'il qualifie : La récompense de ses travaux, pour apprécier l'étendue de ses pensées, et la beauté de la théosophie décrite par un spirite. Il m'a confié qu'il travaille à un quatrième ouvrage qu'il intitulera probablement *La Vie intense spirituelle* qui paraphrasera le livre de l'ex-président Roosevelt : *La Vie intense en Amérique.*

Le mage, c'était bien lui que j'avais devant moi en cet octogénaire plein de vigueur, si simple et si bon qui nous parlait de ses travaux, de sa ténacité inlassable et de sa famille qui attend impatiemment son retour, avec le calme de l'homme certain d'arriver sans encombres nouveaux au bout du sentier de sa vie d'où les épines ont disparu et où il ne foulea plus qu'un doux gazon émaillé de petites fleurs.

Je l'ai conduit à la gare le dimanche 6 juin à 4 heures du soir ; 6 heures après, à 10 heures, il partait sur le transatlantique « Savoie » pour franchir l'océan et le samedi suivant 12 il devait débarquer à New-York d'où il partira

sept jours après pour San Francisco par la voie ferrée qui traverse l'Amérique du Nord-Est au Sud-Ouest. En nous disant adieu, nous nous sommes étreints comme deux vieux amis de la terre qui peuvent s'y rencontrer encore, mais qui, ici ou ailleurs, sont certains de se revoir.

LÉOPOLD DAUVIL.

A Léopold Dauvil

Qu'est ce monde ? Est-il plein du froissement des ailes
Des âmes qui s'en vont aux sphères immortelles ?
Est-il plein du néant morne et des ossements
Hideux, d'où par lambeaux, sinistres vêtements,
La chair tombe et s'écrase ?.. incertitude sombre !
Jamais nul n'est venu du noir pays de l'ombre
Nous le dire jamais....
j'écrivais quand, soudain,
Je sentis quelque chose appuyer sur ma main.....
Ma lampe vacilla, puis, s'éteignit fumeuse....
Je fermai mes yeux lourds qu'une main lumineuse
Appesantissait, et, dans l'ombre qui semblait
Faite d'êtres vivants, en la nuit que troublait
Leur sarabande étrange, inouïe, infernale,
Apparut un visage encore vague et pâle.
Mais quelle image... Dieu ! visage au front divin,
Figure au regard d'ange, au sourire enfantin;
Celle que j'ai chérie et perdue et pleurée,
Celle que mon cœur sombre a souvent implorée
Dans les jours douloureux, cette âme pure, en fleur,
Éclose pour moi seul, ce frais minois rieur
Dont je n'ai pu garder que le souvenir vague
Que la vie, océan éternel dont la vague
Capricieuse prend ce qu'elle avait donné,
M'avait offert un jour, à moi l'infortuné,
Et puis m'avait repris... Cet être fait de grâce
Et de parfums — s'était, voyant ma tête lasse,
Baissée en souriant et me tendant les bras
Murmurait : me voici... viens... l'ombre sous tes pas
S'enfuit... Viens avec moi... Viens, tu vas tout apprendre,

Toi qui voulais savoir et voir, tu vas comprendre.
Et je vis devant moi, profond, se dérouler
L'au-delà mystérieux qui nous fait tant parler
Et que nul verbe humain ne nous pourra traduire,
L'éternel au-delà qu'on sent vivre et bruire,
Près de nous... Je l'ai vu dans un rêve effrayant ;
J'ai plongé dans son flot sinistre et tournoyant,
Et quand je suis sorti de cet étrange rêve,
Quand j'ai fui, d'un coup d'aile effaré, cette grève
Où l'on n'aborde pas, nous étions au matin.

Je crus avoir dormi... je crus que le destin
M'avait mystifié, moi, matérialiste,
Avec ce cauchemar qui me rendait plus triste.
Mais sur ma table noire et pleine de papiers
J'aperçus une fleur mise sur mes cahiers ;
Qui donc était venu ! Qui donc pour moi, dans l'ombre,
Avait cueilli la fleur et les rimes sans nombre
Qui formaient un bouquet frais et mystérieux
Sur les feuillets..? Qui donc ? J'ai penché, soucieux,
Mon front, tandis qu'en moi, dans mon âme rebelle
Quelque chose criait impérieux : « C'est elle ! »

« Tu rêves... Te voilà face à face et tremblant
Devant l'Infini... Vois l'effort puissant et lent
Qui, des profondeurs monte aux voûtes sidérales,
Vois la Vie et la Mort mêlant leurs orbes pâles ;
Comprends tout... Sois celui qui sait et définit
Cela ne durera que peu... Comme un granit
Aride et desséché par quelque sombre brise
Ton cerveau, dur récif où tout espoir se brise,
Quand tu t'éveilleras s'écriera, courroucé :
« Illusion, folie ! » Et nous aurons passé
Près de toi, méconnus... Nous ne voulons pas, frère.
Je suis un cœur ardent, je suis une âme chère,
Et si ma main hésite et tremble en écrivant
C'est que, battant mon front de leur vol énervant
Trop de doux souvenirs et de souvenirs tristes
Le rendent lourd... Ami je viens dire : « Ils existent
Tous ceux que tu pleuras, tous ceux que tu perdis,
Tous ceux que t'arracha la mort que tu maudis,

Ils vivent tous...Ils sont autour de toi... leur aile
Frôle d'un vol léger ta tête altière et frêle.
Te suivant en tous lieux, oh ! n'en sois point surpris.
Ils pleurent quand tu pleures ; rient lorsque tu ris,
Et c'est pour que ton cœur garde moins d'amertume,
Ami, que nous venons, et, contre la coutume
Que nous nous révélons... Toi qui ne crois à rien
Crois ces feuillets écrits d'un lieu sidérien !

L'OMBRE D'UN AMI

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXVI

LES DEMOISELLES BERRY

Personne ne me présenta chez Mlles Berry. Je vis leur annonce dans les papiers publics, et allai incognito à leur séance ainsi que j'avais fait pour les autres. La première chose qui me frappa chez elles fut la classe supérieure des clients qui y étaient attirés. Dans le vestiaire où les dames laissaient leurs lourds manteaux et leurs ombrelles, la conversation que j'entendis me le prouva suffisamment. Hélène et Gertrude Berry étaient de jolies filles très naturelles, et M. Abrow un des gentlemen les plus courtois que j'aie jamais rencontrés. Les sœurs, toutes deux de grande médiumnité, ne tenaient jamais séance ensemble, elles alternaient chaque deuxième nuit ; mais celle qui ne travaillait pas prenait toujours place dans l'assistance pour écarter tout soupçon s'attachant à son absence. Gertrude Berry avait été récemment mariée à un M. Thompson et en raison de sa santé abandonna ses séances peu après que j'eusse fait sa connaissance. C'était une grande jeune femme bien faite avec les cheveux dorés et un joli teint.

Sa sœur Hélène était plus petite, plus pâle et plus délicate. Elle avait dû se marier à un monsieur qui mourut peu de temps avant l'époque fixée pour leur noce et son Esprit appelé « Charley » était le principal contrôle à ses séances, bien qu'il ne s'y montrât jamais.

Je trouvai la chambre des séances, qui n'était pas très vaste, bourrée de chaises qui avaient été retenues d'avance, aussi M. Abrow alla m'en chercher une en bas et la plaça près de la sienne, place que j'eusse choisie moi-même. Je lui demandai ensuite comment il osait admettre un étranger si près de lui et il répondit qu'il était médium lui-même et savait à qui il pou-

vait ou non accorder sa confiance. Comme mes devoirs professionnels m'éloignaient de Boston et m'y ramenaient, cette ville était mon point central où je ne prenais quelquefois qu'un jour de repos. J'acquis l'habitude ensuite, lorsque je trouvais une nuit de liberté, de télégraphier à M. Abrow de me garder une chaise tant il était difficile d'en obtenir une sans la retenir d'avance. Bien que j'aie assisté cinq ou six fois aux séances des sœurs Berry, j'aurais désiré en avoir cinquante ou soixante car je n'avais jamais éprouvé tant de plaisir de ma vie.

Le cabinet était formé d'une chambre intérieure avec une seconde porte de séparation qui, chaque soir, subissait la cérémonie d'être scellée par un comité d'étrangers.

Ils inscrivaient leurs noms sur des bandes de papier gommé avant de les appliquer en travers de la porte et à l'intérieur. Le premier soir j'inspectai le cabinet par manière d'acquit et collai mon papier avec « Madame Richardson » écrit en travers.

Le cabinet ne contenait qu'un sofa pour y coucher miss Hélène Berry, le parquet était recouvert d'un tapis cloué ; la porte qui conduisait dans le cabinet était obscurcie par deux rideaux sombres suspendus à des anneaux passés dans une baguette de cuivre.

La porte de la chambre des séances était située à angle droit de celle du cabinet, toutes deux ouvrant sur un palier carré, et pour double sûreté, la porte de la chambre des séances était laissée ouverte de telle sorte que les yeux des assistants du bout voyaient durant la séance l'extérieur de la porte fermée et gommée du cabinet.

Par la position de ces deux portes, on comprendra qu'il est impossible à personne de sortir du cabinet ou d'y entrer sans être vu des assistants qui ont le visage tourné vers la salle des séances. La première matérialisation qui apparut ce soir-là fut une mariée vêtue de son costume blanc, alors, un monsieur qui occupait une chaise sur la rangée de devant se leva immédiatement en tenant une fleur blanche à la main, alla vers elle, l'embrassa, murmura quelques mots, lui offrit la fleur qu'elle attacha sur son corsage, après quoi ce gentleman s'inclina légèrement vers la compagnie et, au lieu de reprendre son siège, il quitta la chambre.

M. Abrow me demanda si je voulais prendre cette chaise et, comme la scène avait excité ma curiosité j'acceptai son offre dans l'espoir de trouver quelqu'un qui me l'expliquerait. Je me trouvai près d'une dame de figure douce que j'ai su après être Mme Seymour. — « Pouvez-vous me dire, lui « demandai-je tout bas pourquoi ce monsieur est parti si vite ? » — « Il reste « rarement aux séances, répondit-elle, c'est un homme d'affaires qui n'a « pas de temps à perdre, mais il est ici tous les soirs. La dame que vous « avez vue lui parler est sa femme. Elle est morte le jour de leur mariage

« il y a onze ans et il n'a jamais manqué de la revoir depuis. Il lui apporte « une fleur blanche et elle apparaît toujours la première pour qu'il puisse « retourner à son travail. »

Cette histoire m'intéressa vivement et je surveillai toujours ce monsieur que je ne manquai jamais de voir attendant sa fiancée avec sa fleur blanche à la main. — « Espérez-vous voir des amis ce soir? dis-je à ma nouvelle connaissance — « Oh ! oui, répondit-elle, je viens pour voir ma fille Bell ; « elle est morte il y a quelques années et je lui amène les deux petits enfants « qu'elle a laissés. Je ne fais rien pour eux sans consulter leur mère, je « devais changer leur nourrice et j'ai reçu quelques bons renseignements « sur d'autres et je les ait apportés ce soir pour que Bell me dise à laquelle « écrire. J'ai aussi les patrons pour les vêtements d'hiver des enfants, con- « tinua ma voisine, me montrant quelques carrés d'étoffe de laine, car j'aime « toujours à laisser Bell choisir ce qu'elle préfère. » Cela donnera à mes lecteurs quelque idée de la façon dont les spiritualistes américains regardent leurs amis disparus, comme faisant toujours partie du cercle de famille et intéressés à leurs affaires domestiques.

Bell fit son apparition bientôt après et Mme Seymour me l'amena. C'était une jeune femme de vingt trois à vingt quatre ans qui souriait et semblait heureuse. Elle lut les certificats des servantes avec autant d'attention que sa mère eût pu le faire mais dit qu'elle ne voulait aucune d'elles et que Mme Seymour attendît pour en recevoir d'autres; la meilleure n'était pas encore venue. Elle regarda aussi les patrons et indiqua celui qu'elle préférait; puis, comme elle était sur le point de se retirer, elle parla bas à sa mère qui me dit à ma grande surprise, (car on se rappelle que je ne lui avais pas dit mon nom) : » Bell me dit qu'elle connait une de vos filles dans « le monde des esprits appelée « Florence ».. Est-ce exact? » Je répondis que j'avais une fille de ce nom et Mme Seymour ajouta : « Bell dit qu'elle « sera ici ce soir qu'elle est un esprit très pur et très élevé et qu'elles sont « grandes amies. » Peu après ceci, M. Abrow proclama : « Il y a maintenant « dans le cabinet une jeune fille qui dit que si sa mère est Mme Richardson « c'est qu'elle s'est remariée pour la troisième fois depuis qu'elle ne l'a vue, « car elle était alors Mme Lean. » A cette remarque je me mis à rire et M. Arow ajouta : « Est-ce bien pour vous qu'elle vient, Madame? Cela s'adapte-t-il? » Je fus alors obligée de reconnaître que j'avais donné un faux nom afin d'éviter d'être reconnue. Mais la mention de mon nom de femme n'attira pas l'attention sur moi et fut bien une preuve que M. Abrow n'avait pas de moi une connaissance antérieure. J'étais connue aux États-Unis sous le nom seul de Florence Marryat et, à cette époque on croyait que j'étais encore Mme Ross-Church, nom sous lequel mes premières nouvelles avaient été écrites. Je reconnus donc Florence tout de suite au tour qu'elle m'avait joué et

comme je m'étais levée pour m'approcher du rideau, elle en sortit en bondissant et courut dans mes bras. Je ne crois pas l'avoir jamais vue auparavant se montrer si charmante et si jeune fille. On aurait cru voir un rayon de soleil en personne. Elle était vêtue d'une robe courte qui semblait faite de dentelle et de mousseline. Ses cheveux dénoués couvraient son dos et tombaient jusqu'à ses genoux et ses mains étaient pleines de roses de Damas : On était en décembre alors que les roses de serre se vendent un dollar pièce à Boston et elle en tenait peut-être une vingtaine. Leur parfum était suave; elle me les mit sous le nez en disant : « sentez mes roses, mère ; ne voudriez-vous « pas avoir mon jardin? nous en avons des champs dans le Ciel. Oh! com- « bien je voudrais que vous y fussiez ! » — « Dois-je y aller bientôt, chérie? » demandai-je — « Non, pas encore, répliqua Florence, vous avez encore un « tas de travaux à faire encore ; mais, quand vous viendrez, il n'y aura que « fleurs pour vous et moi. » Je lui demandai si elle connaissait Bell. « Oh! « oui, me dit-elle nous sommes venues ensemble ce soir. » Je la priai alors d'aller parler à la mère de Bell et ses manières changèrent tout à coup; elle devint honteuse et timide comme une jeune fille qui n'a pas l'usage du monde et se pendit à mon bras quand je la mis à côté de Mme Seymour... Après lui avoir dit quelques mots à voix basse elle revint à moi et me prévint qu'elle devait s'en aller : car nous avons une grande surprise pour vous, ce soir, une très grande surprise. » Je lui répondis que j'aimais les surprises agréables. Florence rit puis partit. Je constatai que son début avait créé une telle sensation parmi les assistants — ils étaient si peu accoutumés, pour un esprit matérialisé, de paraître si fort et si parfait pour la première fois qu'il usait du médium — que je me sentis poussée à leur donner quelques petites explications à ce sujet. Et lorsque je leur dis comment je l'avais perdue petite enfant de dix jours, — comment elle m'était revenue par l'aide de divers médiums en Angleterre et donné de si indiscutables preuves de son identité — et comment moi, étant une étrangère dans ce pays et seulement débarquée depuis quelques semaines, je l'avais déjà revue par Mme Williams, Mme Hatch et Miss Berry, ils affirmèrent que ce cas de matérialisation était un des plus parfaits dont ils eussent entendu parler. Et quand on considère comme l'enchaînement est parfait depuis le temps où Florence me revint comme un enfant, trop faible pour parler, ou même pour comprendre où elle était, puis les années pendant lesquelles elle avait grandi et était devenue forte presque sous mes yeux jusqu'à pouvoir bondir (comme je l'ai relaté) dans mes bras comme un être humain et me parler aussi distinctement, presque même plus distinctement que moi, je pense que mes lecteurs reconnaîtront que son histoire n'est pas commune et que j'ai quelque raison de croire au spiritisme.

Les esprits du cabinet des demoiselles Berry étaient tout à fait différents

du type commun. L'un était ou plutôt avait été une danseuse pas européenne sans doute, j'imagine du type asiatique ou Égyptien.

Chaque fois qu'elle sortait du cabinet, cette créature, souple comme une panthère ou un serpent, exécutait de telles contorsions, des bonds et des pirouettes qui auraient fait sa fortune sur la scène. En vérité, je pense en dépit des discussions sur le sujet qu'aucune créature humaine qui aurait pu danser comme elle faisait n'aurait pas gaspillé ses talents, surtout dans un pays aussi « smart » que l'Amérique, et dans une réunion de spirites dont le seul motif de se rassembler est de revoir ses amis et qui n'auraient pas payé un sou d'extra pour voir un « Esprit de Cabinet ».

Une autre apparition fut celle d'un Indien qu'on appelait « Le brave »

C'était également une créature souple et vive sans une once de trop sur le corps mais tous muscles. Il semblait aimer les dames de la compagnie mais accorder peu de sympathie aux hommes. Un monsieur gros et solide, qui était, j'imagine un échantillon de sceptique, désira mettre á l'épreuve le pouvoir musculaire du brave en tâtant ses biceps et fut invité pour cela à passer devant le cercle. Il ne l'eut pas plus tôt approché que l'indien le saisit dans ses bras et le lança par dessus sa tête. Il ne lui fit aucun mal, mais comme le monsieur regagnait sa place il dit : Eh bien ! Je pèse 200 livres, et je ne pensais pas qu'aucun homme dans cette chambre eût fait cela.

Des dames du Cercle portaient généralement des fleurs à leur corsage. selon la coutume des Américaines, et elles commencèrent l'une après l'autre à détacher quelques fleurs de leurs bouquets pour les offrir au « brave » afin de les donner à sa squaw. Il inclina la tête en baragouinant quelques paroles inintelligibles en sioux ou en iroquois pour toute réponse et fit le tour du Cercle sur les genoux.

Le gros homme soupçonnait que le visage du « brave » était peint et que sa chevelure longue, plate et noire était une perruque. Quand il vint à moi je lui dis; « Brave, puis-je essayer de tirer sur vos cheveux pour voir si vous avez une « perruque ? Il s'inclina et répondit tirez, tirez ! » Ce que je fis, et l'on constata que cela avait bien poussé sur sa tête ; puis il prit ma main et la pressa plusieurs fois sur sa figure pour montrer qu'elle n'était pas peinte. N'ayant pas de fleurs à lui donner, je l'appelai de nouveau... « Brave, lui dis-je, voici ce que vous donnerez à votre squaw » et je l'embrassai. Il rit en gloussant et ses yeux étincelant de malice et il rentra derrière le rideau en babillant dans son dialecte. Une minute après il revenait précipitamment vers moi lançant ces mots « Pas donné à Sqvaw ! » et repartit en courant. M. Abrow rit de bon cœur de l'incident ainsi que tout les assistants déclarant que j'avais entièrement captivé le « brave » Présentement les rideaux du cabinet étaient agités et après une pause ils s'entr'ouvrirent lentement et la figure d'une femme indienne se glisssa au

travers. J'ai rarement vu rien de plus méchant et de plus vicieux que son regard.

M. Abrow lui demanda ce qu'elle voulait, mais elle demeura muette et renfrognée sous les longues tresses de ses cheveux noirs. A la fin M. Abrowd lui dit: Si vous ne voulez parler à personne, allez-vous en « car vous empêchez d'autres esprits de venir. » Elle rentra d'un air maussade derrière le rideau, mais quand un instant après le « brave » apparut de nouveau, elle vint avec lui, et jamais, depuis, il ne se présenta devant moi sans que sa squaw ne se tint aux rideaux surveillant ses actions. M. Abrow me dit que « brave » avait pris l'habitude de se manifester à leurs séances depuis des années mais que, jusqu'à ce soir là on n'avait jamais vu la « squaw ». En réalité je ne pense pas que l'on fût très reconnaissant envers moi d'avoir, par mon imprudence, attiré ce nouveau visage dans ces soirées, car la squaw se montra un esprit trop terrestre et grossier venant leur donner quelques ennuis, attendu qu'il était difficile de l'éloigner ainsi qu'on l'eût désiré.

Vers la fin de cette soirée, M. Abrowd dit: « Il y a ici un esprit très dési-
« reux de se montrer, mais, c'est la première fois qu'il essaie de se maté-
« rialiser complètement et il n'est pas certain du succès. Il assure qu'il y a
« ici une dame qui vient d'arriver en Amérique et qu'il y a des années, cette
« dame lui chanta une chanson à son lit de mort dans l'Inde. Si elle veut
« aller dans le cabinet et la lui chanter, il essaiera de se matérialiser. »

Ceux de mes lecteurs qui ont lu l'histoire de John Pooles savent qui c'était. Je me rendis naturellement à ce désir et je confesse qu'en approchant du cabinet j'étais comme une feuille de tremble. J'avais essayé et échoué si souvent pour voir mon cher vieil ami que penser le revoir maintenant me semblait une vraie résurrection de la mort. Songez donc, nous nous étions séparés en 1860 et c'était en 1884... Vingt-quatre ans après !

J'étais une jeune fille quand nous nous disions adieu et il était parti pour ce voyage qui me semblait si mystérieux.

J'étais maintenant une femme d'âge moyen qui avait passé par tant de choses qu'elle avait traversées sauve, que je me sentais plutôt pour lui une mère qu'une amie. De toutes mes expériences, celle-ci me semblait la plus solennelle et la plus intéressante.

C'est avec peine que je me préparais à revoir plus que son visage, mais j'allai vers le cabinet et commençai à chanter d'une voix tremblante d'émotion la première strophe de la vieille chanson qu'il aimait tant.

Mes yeux ne te voient plus ! Je te cherche en mon rêve
Dans les prés, au ruisseau, vers le bois isolé ;
Je soupire ton nom quand la brise se lève,
Mais ta voix est muette et mon cœur désolé.

Dans le calme des nuits quand brillent les étoiles
Ma pauvre âme à la tienne en vain cherche à s'unir
Pour te sentir tout près, mes yeux percent les voiles
Puisse, mon souvenir dorer ton avenir.

Traducteur : LÉOPOLD DAUVIL

(A suivre.)

Devant les forfaits

Encore un peu plus d'ombre et vous allez, mon âme,
Revoir la nuit du doute et perdre votre foi ;
Et ce flambeau sacré dont vacille la flamme
Va peut être s'éteindre et vous laisser l'effroi.

Parce qu'autour de vous la tourmente des crimes
Sème de toutes parts la souillure et la mort,
Que nul esprit ne vient au secours des victimes,
Vous doutez du bien même et du Dieu juste et fort.
Et vous vous demandez pourquoi l'Être suprême
Permet au criminel d'appesantir son bras ?
Pourquoi dans le combat où choit la vertu même
Paraissent triompher les plus grands scélérats ?
Qu'importe que la mort survienne par le glaive
Ou par le long travail du poison des douleurs,
Puisqu'il faut que la vie éphémère s'achève,
Brusque ou lente, sa fin ne change point nos pleurs.
Parfois, quand la folie accompagne le vice,
Des martyrs sont fauchés par la fatalité ;
Souvent bon ou mauvais, torture ou sacrifice,
L'acte humain se déploie en toute liberté.
Satyres assassins et tyrans sanguinaires,
Sinistres pourvoyeurs du sépulcre glacé,
Bourreaux d'enfants, inquisiteurs-tortionnaires
Répondront devant Dieu de tout le sang versé.
L'inéluctable loi des retours implacables
Tôt ou tard, sans pitié, livrera les maudits
Aux coups portés par les destins inexorables ;
Elle a l'éternité pour frapper les bandits.

Reprends vite ta foi, mon esprit, fuis le doute,
Où le vent des forfaits un instant t'a plongé ;
Songe qu'en l'au-delà brille une sûre route,
Qui mène droit au monde, où le juste est vengé.

(Pièce extraite du nouveau recueil de l'auteur « *De la vie au Mystère* », Lemerre, éditeur.)

JULIEN LARROCHE.

LES ENFANTS PRODIGES

On constate avec admiration les facultés prématurées et merveilleuses de certains enfants prodiges, exceptionnellement bien doués. Ces enfants prodiges, qui apportent en naissant des facultés prodigieuses, produisent, dans un âge où généralement les facultés ne sont pas développées, des prodiges inexplicables.

La science reste muette, touchant ces phénomènes inexplicables.

Mais pour se convaincre de la cause étrange qui produit ces effets merveilleux, il faut remonter à la source de la marche du monde universel.

Dieu, qui est la raison consciente de toutes choses, n'a rien créé d'inutile. La vie de l'homme sur la terre forme une étape de son existence générale dans le monde des causes.

L'existence des facultés prématurées de certains enfants, véritablement prodigieux, émane de la pluralité des existences, dont l'ensemble forme la situation de chacun, dans le monde visible et le monde invisible.

Comme chacun, dans ses diverses incarnations, apporte et remporte les progrès acquis, dans ces multiples pérégrinations de monde en monde, et que le travail de chacun n'est pas égal, l'état moral et matériel ne peut être identique.

Les merveilles admirables de certains enfants prodiges prouvent que ces êtres ont devancé la généralité des humains par le progrès extraordinaire qu'ils ont réalisé.

Dans cette situation de la marche de l'humanité, on constate clairement la pluralité des existences de l'âme humaine.

Aussi, presque tous les fondateurs de religion et les philosophes de la raison ont admis le principe essentiel de la pluralité des existences de l'âme humaine.

D'après les règles enseignées par Pythagore, formulées par Fabre d'Olivet dans l'explication des *Vers dorés* de cet éminent philosophe, en ces termes : « Le présent qui nous frappe et l'avenir qui nous menace ne sont

que l'œuvre du passé que nous avons réalisée dans des temps antérieurs. Ainsi, suivant cette doctrine, cette nécessité fatale, dont l'homme ignorant ne cesse de se plaindre, c'est lui-même qui l'a créée par sa propre volonté. »

Les enseignements de Pythagore sont corroborés par ceux des grands savants des peuples de l'antiquité et par les hommes éminents de la société moderne, qui les ont étudiés, parce qu'ils sont conformes à la raison et à la justice.

La pluralité des existences justifie, d'ailleurs, d'une manière rationnelle et absolue, les inégalités intellectuelles, morales et physiques, qui se manifestent chez certaines personnes en bas âge. Ces inégalités sont donc le travail de chacun dans ses diverses pérégrinations d'existence en existence et de monde en monde.

Pourquoi, en effet, des enfants naîtraient-ils, les uns difformes, infirmes, pauvres et affligés d'une foule d'infortunes humaines, tandis que d'autres viendraient au monde sains de corps et d'esprit, dans l'opulence, la richesse, les honneurs et avec tous les avantages de la nature et de la vie humaine ?

Une telle différence de situation à la naissance de chacun constituerait une injustice flagrante de la part de Dieu, indigne de l'auteur du monde universel. Mais la pluralité des existences justifie ces différences de situations qui se manifestent partout.

Suivant les principes de la renaissance, ou préexistence, expliqués par Pythagore et la plupart des philosophes de tous les temps, les inégalités de naissance et de conditions sociales sont la conséquence de nos vies précédentes; car, à chaque existence, nous reprenons notre vie terrestre au point où nous l'avons laissée à la fin de notre dernière existence.

Il résulte de ces explications que les inégalités des âmes, qui viennent sur notre globe par la naissance, ne proviennent donc pas d'inégalité d'essence, ni de la volonté de Dieu, mais uniquement des résultats naturels de nos existences passées, plus ou moins progressives, ou nulles, par la faute de chacun.

Les précocités merveilleuses de certains enfants et les différences sociales, aussi bien que les aptitudes corporelles proviennent donc du travail de chacun, pendant ses différentes existences.

Nous sommes donc les fils de nos œuvres.

Le spiritisme, comprenant l'importance de ces principes, aussi vrais que rationnels, et la vérité divine qui s'en dégage, en a fait un des points essentiels de ses enseignements.

A l'appui des principes que nous venons d'exposer sommairement, nous donnons ci-après la nomenclature d'un certain nombre d'enfants prodiges, dont les facultés merveilleuses ont été constatées par des hommes compétents.

La petite Georgette Guller, de Madrid, âgée de neuf ans, est considérée aujourd'hui comme un génie musical de premier ordre, car elle joue du piano avec une maestria déconcertante. Les partitions les plus difficiles ne sont pour elle que des jeux d'enfant.

A l'âge de cinq ans cette enfant prodige faisait courir tout Madrid pour aller l'écouter. Son talent de pianiste s'était déjà affirmé, malgré son bas âge.

Un autre génie musical s'est également produit en Espagne, à un an d'intervalle.

C'est l'année dernière que le violoniste Pepito Ariola, âgé de sept ans, étonna tout le monde musical par son talent précoce de violoniste.

Voici une autre précocité merveilleuse :

Mlle Lucie Gautray, âgée de neuf ans, a écrit une jolie plaquette intitulée *Colette et Suzanne.*

Cette plaquette à été éditée par M. Collet, imprimeur à Oran.

Voici une autre précocité littéraire merveilleuse :

Son nom est Champmoynat et son pseudonyme Carmen d'Assilva.

S'étant présentée à la Société des auteurs dramatiques, elle a été admise sous la présidence de M. Victorien Sardou.

Ce nouveau phénomène de Paris a fait preuve de précocité admirable, par les œuvres dramatiques qu'elle a produites.

Voici la précocité prodigieuse et qui dépasse toutes les facultés imaginables.

C'est un aveugle de naissance nommé Toni, habitant les États-Unis. Cet enfant jouissait dès l'âge de deux ans de précocités merveilleuses. Il traduisait par le chant tout ce qui frappaitson oreille, avec une justesse et une facilité incomparables.

A l'âge de quatre ans, entendant pour la première fois le piano, il jouait avec une précision et une perfection infinies.

A l'âge de cinq ans, entendant le bruit d'un orage, il traduisit toutes les nuances que produisaient les bruits du vent, du tonnerre et de la pluie.

Encore un merveilleux calculateur. Maurice Frankel, âgé de cinq ans, né à Funkirchen (Hongrie), faisait les calculs les plus compliqués et résolvait les problèmes les plus difficiles avec une facilité merveilleuse. Il calculait, en outre, de mémoire, des millions et des milliards avec une rapidité prodigieuse.

Voici un autre cas de précocité prodigieux : Un enfant de six ans, né à Florence en 1664, nommé Mathieu Lecoq, qui ne savait ni lire ni écrire, résolvait les problèmes les plus difficiles, à l'instant même, sur les racines carrées, les racines cubiques et sur toutes les difficultés, de suite qu'on les lui avait posés.

Autre exemple de précocité :

Le nommé Zerah Colburn, né à Cabutt (États-Unis) en 1812, donnait instantanément la douzième puissance d'un nombre et extrayait de même la racine cubique d'un nombre, quelconque de chiffres, avec la plus grande facilité.

Autre cas de précocité :

En 1837, un berger sicilien, nommé Vito Maugiamel, avait une facilité prodigieuse pour résoudre les problèmes les plus compliqués, comme celui-ci : « Quel est le nombre qui satisfait aux conditions suivantes: Le cube d'un nombre, plus cinq fois son carré, égale quarante-deux fois ce nombre, plus quarante.

Vito répondit en moins d'une minute : C'est le nombre cinq.

Un pâtre français, nommé Madeux, se présenta à l'Académie des sciences, le 16 novembre 1840, pour être examiné comme calculateur prodigieux.

La commission chargée de cet examen présenta un rapport dans lequel il était constaté la grande part que prenait la mémoire dans les calculs de cet enfant de quatorze ans, qui calculait avec la plus grande rapidité et donnait la solution des problèmes les plus difficiles.

Le calculateur prodigieux Diamandi, dont les plus brillants succès ne se comptent plus, a parcouru la France et plusieurs autres pays. Il a émerveillé par ses calculs prodigieux tous ceux qui en étaient témoins.

Un esclave nègre de l'État de Virginie faisait les calculs les plus prodigieux, malgré qu'il n'eût jamais appris à lire ni à écrire.

Les calculateurs merveilleux sont nombreux, mais nous nous bornons à ces quelques citations.

Voici encore un phénomène véritablement prodigieux pour la musique :

Un enfant âgé de vingt et un mois fait des prodiges au point de vue musical

Le père de cet enfant prodige habite Paris, rue Boinod.

La dictée musicale n'a plus pour lui de secret ; car cet enfant qui n'a que deux ans fait des merveilles de compositions musicales. Quel que soit l'instrument qu'on lui présente, le jeune Henri Hainaut énonce les notes émises avec la plus grande exactitude. Sa science musicale lui permet d'indiquer les dièzes et les bémols avec la plus grande facilité.

Henri Hainaut surpasse Mozart, qui ne devint musicien qu'à l'âge de sept ans, ce qui était déjà fort joli.

Mais cette précocité musicale n'est pas seule ; car on applaudissait à Paris, il y a quelque temps, un violoniste de quatre ans, qui maniait l'archet de main de maître et qui faisait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient jouer.

Voici encore une autre musicienne prodige :

Mlle Adeline Germain, âgée de sept ans, joue du piano avec un art con-

sommé ; elle compose même de charmantes mélodies pleines de sentiments exquis. Elle accueille chez ses parents, à Paris, les personnes qui désirent l'entendre, avec une amabilité charmante.

Des enfants prodiges se sont manifestés dans tous les temps et chez tous les peuples.

Ainsi, Meyerbeer jouait très bien du piano à l'âge de six ans ; il donnait des séances publiques de piano à cet âge prématuré.

Weber, à quatorze ans, fit représenter son premier opéra.

Beethoven, à treize ans composa trois sonates d'une beauté admirable.

Claude Vernet dessinait très bien à l'âge de sept ans.

Pascal était géomètre à onze ans, et à douze ans, il avait résolu les trente-deux propositions d'Euclide.

Dante écrivit à neuf ans son sonnet pour Béatrice.

Victor Hugo était lauréat des jeux floraux à Toulouse à l'âge de quatorze ans.

Ovide, Pétrarque, Molière, Boileau, Schiller, Voltaire et une foule d'autres génies prodiges, produisaient des merveilles dans le plus bas âge.

Voici encore une autre personnalité remarquable, dont les facultés étaient non seulement prématurées, mais encore très étendues, au point de vue musical. C'est du célèbre violoniste Pablo Sarasate que nous voulons faire la nécrologie. Cette célébrité violoniste vient de mourir des suites d'une affection cardiaque, à Biarritz, dans sa villa, où il s'était retiré depuis quelques mois.

« Né en 1844 à Pampelune, Sarasate entra à onze ans au Conservatoire de Paris, classe Sallard, et dix-huit mois plus tard, il y obtenait le premier prix de solfège et de violon. Il étudia alors l'harmonie et un premier accessit lui fut décerné en 1859 ; mais il abandonna ces études pour donner des concerts, qui le rendirent immédiatement célèbre.

« Dans toutes les villes d'Europe et les États-Unis, il fit admirer son merveilleux talent et remporta partout de retentissants succès en interprétant les œuvres de Mendelssohn, de Max Bruch, de Lalo et de Saint-Saëns.

« Officier de la Légion d'honneur, Grand-Croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, (distinction qui confère en Espagne le titre d'Excellence), dignitaire de l'ordre civil d'Alphonse XII, Sarasate avait, en outre, l'Aigle rouge de Russie et l'Aigle blanc de Weimar, etc., etc.

« Il avait composé des morceaux célèbres : une mélodie, *Le Sommeil*; des airs bohémiens, une fantaisie concertante sur Don Juan, aussi distinguée qu'attrayante.

D'origine très modeste, Sarasate laisse à sa ville natale une fortune évaluée à deux millions de francs.

(Extrait du *Petit Parisien*).

Dans tous les temps et tous les lieux, des enfants prodiges et des événements extraordinaires ont été constatés par des hommes éminents. Ces précocités et tous les enfants qui ont devancé l'ordre de la nature prouvent que tous les hommes ne sont pas égaux dans la marche du progrès. Ces inégalités se manifestent de toutes parts.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la nomenclature des enfants prodiges, dont les facultés merveilleuses et prématurées ont émerveillé leur siècle. Ces enfants prodiges, véritables phénomènes incomparables de la nature, constituent une preuve évidente de la pluralité des existences humaines.

La préexistence, la survivance de l'âme après la mort et sa réincarnation forment la loi immuable, en vertu de laquelle tout naît, tout meurt et tout renaît ; car la forme seule est périssable. La mort et la vie sont d'ailleurs de simples transformations, qui produisent l'éternel renouvellement dans la nature universelle.

Le trépas est donc un enfantement à la vie de l'espace et la naissance est le retour de l'âme à la vie terrestre.

C'est donc avec raison qu'on résume cette pensée dans les vers suivants :

Sur l'océan des ans d'où l'on sort, où l'on vit ;
C'est l'aurore des jours, ou plutôt c'est la vie.
Quand arrive la fin et l'arrivée au port,
C'est la fin d'un exil qui finit par la mort.

Ces vers dépeignent les résultats de la survivance de l'âme après la mort et sa réincarnation.

Lamartine décrit cette vérité dans les beaux vers suivants, d'une manière admirable :

« Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. »

Ces beaux et jolis vers sont sublimes de forme et de vérité.

« La mort, a dit Jean Reynaud, est donc à la fois un commencement et une fin. »

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

Le Fantôme des Vivants

C'est le titre d'un ouvrage d'un de nos confrères, H. Durville, qui était impatiemment attendu par tous les spiritualistes faisant l'expérimentation. Il a paru le 20 mai, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, en un superbe volume de 360 pages, artistement relié, avec 10 portraits et 32 figures, au prix de 5 francs.

En attendant l'analyse du volume, nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les dernières expériences de l'auteur, qui présentent les plus remarquables analogies avec les résultats obtenus par nos médiums.

Un témoin est changé de place avec sa chaise. — 14 mars, 5 heures, en présence de M. et Mme Lefranc. La table est à sa place habituelle, l'emplacement des pieds est marqué à la craie sur le parquet, la balance et divers objets sont placés dessus. Les témoins sont à leur place respective, M. Lefranc sur la chaise n° 1, Mme Lefranc sur le n° 2. L'appareil photographique placé à la disposition du premier témoin, à l'angle de la cheminée, est mis au point sur la place que vient ocuper le fantôme pour agir sur la table, c'est-à-dire à un bout de celle-ci, vers les rayons de la bibliothèque. Le fantôme fera ce qu'il voudra.

Je dédouble Mme Lambert et le fantôme est suffisamment condensé, il se rend de lui-même vers la table et annonce sa présence par des petits coups secs qui retentissent sur la table; il paraît fort bien disposé et le sujet nous dit qu'il va certainement produire des phénomènes étonnants. M. Lefranc ouvre l'objectif de l'appareil.

Pendant 12 à 15 minutes environ, nous entendons de temps en temps des petits coups secs sur la table. Mme Lefranc, qui est à demi sensitive, nous dit qu'elle voit, de l'autre côté de la table, une forme grossière qui est plus brillante que d'habitude. A un moment donné, nous entendons un bruit de glissement, comme on l'entend lorsque la table s'avance vers elle ; moi-même et surtout M. Lefranc, nous éprouvons la même impression.

Après quelques minutes de silence, nous entendons un nouveau glissement ; et, une fois encore, nous avons tous les trois la même impression.

Après un autre silence de 3 à 4 minutes, le fantôme quitte sa place, et Mme Lefranc dit qu'il s'avance vers elle ; bientôt, elle le sent à l'impression de fraîcheur particulière qui l'envahit. Au bout de quelques secondes, elle se voit complètement enveloppée d'un fluide grisâtre qui formait, quelques instants auparavant, la forme fantomatique. La sensation de fraîcheur augmente : bientôt elle se sent refroidie. Éprouvant des impressions étranges, elle s'engourdit et s'émotionne. Je la rassure en lui affirmant que, n'étant pas exposée au moindre danger, elle doit conserver son calme et son sang-froid. Bientôt, ses jambes sont complètement engourdies ; il lui semble

qu'elle ne pèse presque rien et que, par un effort insignifiant, on l'enlèverait en l'air avec la chaise sur laquelle elle paraît fixée. Au bout de quelques instants, un bruit de glissement plus fort que les premiers se fait entendre et Mme Lefranc, qui s'émotionne de plus en plus, pousse une exclamation de crainte et de surprise.

A peine le glissement avait-il cessé que le sujet tombe épuisé dans le fauteuil, et le fantôme cesse toute action pour revenir sur le fauteuil disposé pour lui à la gauche du sujet.

M. Lefranc ferme l'objectif et éclaire. Nous rassurons Mme Lefranc qui, toute tremblante et extrêmement pâle, se plaint d'avoir les jambes glacées et d'être dans l'impossibilité de les remuer. Un léger massage et quelques passes magnétiques modifient rapidement cet état, puis elle nous expose ses émotions. Enveloppée dans la matière du fantôme, engourdie et incapable de faire le moindre mouvement, elle eut peur, car elle se figurait que la table, qui s'avançait par bonds successifs, allait être précipitée sur la balance et les divers objets placés dessus.

Nous examinons l'emplacement de la table et nous constatons avec surprise qu'elle n'a pas bougé et que tous les objets placés dessus sont encore à la place où on les a mis avant le dédoublement. Mme Lefranc est encore plus étonnée que nous, car elle a la certitude la plus absolue que la table s'est approchée d'elle.

Nous constatons alors, avec la plus grande stupéfaction, que Mme Lefranc, qui n'a pas encore quitté sa chaise, n'est plus à la place qu'elle occupait au début de la séance : avec sa chaise, elle a été portée en avant, vers la table, à une distance que nous évaluons à 30 ou 35 centimètres au moins.

Deux importantes remarques se dégagent naturellement de cette observation au sujet de Mme Lefranc : 1° l'illusion qu'elle a éprouvée en se figurant avoir conscience que la table se déplaçait, tandis que c'est elle-même qui était l'objet de ce déplacement ; 2° la connaissance qu'elle a eue que le fantôme l'enveloppait et qu'il voulait renverser sur elle la table avec la balance et autres objets placés dessus.

Je retourne vers Mme Lambert pour faire cesser le dédoublement et la ramener en état de somnambulisme. Ayant rappelé le souvenir de ce qui venait de se passer, je la prie de nous dire ce que le fantôme avait voulu faire. — « Il s'était promis, dit-elle, de vous étonner ; il a essayé de soulever en l'air Mme Lefranc ; mais cela lui a été impossible. Il l'a alors tirée vers la table, il voulait la précipiter sur celle-ci pour la renverser avec tous les objets placés dessus ; mais les forces lui ont manqué. » Je lui demande si ce choc aurait fait du mal à Mme Lefranc. — « Oh ! non, répondit-elle, c'est à peine si elle aurait eu peur. »

Les craintes de cette dernière étaient donc parfaitement justifiées ; mais

une chose reste inexplicable, c'est l'illusion qu'elle a éprouvée de rester en place et que la table s'avançait vers elle, tandis qu'au contraire, celle-ci ne bougeait pas et que c'était elle-même qui était déplacée.

Le soir, en développant la plaque, M. Lefranc eut la satisfaction de constater la remarquable empreinte grossièrement représentée.

L'atmosphère était froide, un peu humide, et il tombait beaucoup de neige.

Coups frappés sur la table. Déplacement du fauteuil destiné au fantôme pendant ses moments de repos. Fermeture du couvercle d'un petit coffret ouvert sur la table. — 4 avril, 5 heures, en présence de M. G. de Fontenay, de M. et Mme Lefranc. Celle-ci est à sa place habituelle, ainsi que M. Lefranc ; M. de Fontenay occupe à peu près la chaise n° 4. Il est muni d'un appareil stéréoscopique placé à sa droite. Mon appareil est placé vers M. Lefranc, à l'angle de la cheminée. Ils sont mis au point sur la place que vient occuper le fantôme lorsqu'il se dispose à agir. La balance est sur la table avec un petit coffret ouvert, et divers objets. Je me propose de ne rien demander au fantôme, qui fera ainsi ce qu'il voudra.

Je dédouble Mme Lambert. Dès que le fantôme est suffisamment condensé, il se rend de lui-même vers la bibliothèque, au bout de la table, et il annonce son arrivée par des bruits légers analogues à des petits coups frappés. On ouvre les objectifs. De temps en temps, nous entendons des bruits qui deviennent de plus en plus forts. Au bout d'une demi-heure environ, un coup violent comme un petit coup de poing retentit sur la table et nous entendons tous un bruit de glissement, comme lorsque celle-ci se déplace sur le parquet. Le silence se fait pendant quelques instants, et Mme Lefranc nous dit qu'elle se sent tirée par les jambes, puis un nouveau glissement se fait entendre. Je prie de fermer les objectifs et d'éclairer. Nous regardons la table qui est à sa place, mais nous observons que le fauteuil destiné au repos du fantôme s'est avancé vers la table. Si le sujet avait été libre, il aurait pu, d'une main, le pousser en avant ; mais comme il était agité, j'étais debout devant lui, et un peu vers sa droite, ses jambes étaient entre les miennes, je le tenais par ses deux mains, et sa tête était appuyée sur ma poitrine.

On refait l'obscurité ; je tiens toujours les mains et les jambes du sujet comme je viens de l'indiquer. Au bout de 1 à 2 minutes la table semble être secouée, des coups secs se font entendre, le couvercle du coffret tombe avec son bruit spécial. A l'instant même, le sujet pousse un cri de surprise et se renverse épuisé. Le fauteuil du fantôme glisse encore. On éclaire au cri du sujet et les témoins voient que je le tiens encore de la manière indiquée plus haut ; ses jambes sont très fortement contracturées. On mesure la distance qui a été parcourue par le fauteuil : elle est de 35 centimètres.

Je fais cesser la contracture du sujet avec une certaine difficulté ; il se plaint

ensuite d'avoir mal dans les jambes. Je le ramène très lentement en état de somnambulisme et rappelle le souvenir de ce qui s'est passé dans le dédoublement. Il nous dit que le fantôme a voulu d'abord tirer Mme Lefranc vers la table, mais que les forces lui ont manqué, car elle était trop éloignée. Il a voulu ensuite pousser la table vers elle; mais ses forces n'ont pas encore été suffisantes, à cause du trop grand éloignement du sujet qui lui fournit la matière entretenant sa condensation. C'est pour faciliter sa tâche qu'il a, à plusieurs reprises, tiré son fauteuil pour l'approcher de la table, se promettant ensuite de rapprocher son corps physique (le sujet) avec le fauteuil sur lequel celui-ci est assis. Mais il a trop préjugé de ses forces, car elles lui ont manqué.

La plaque de M. de Fontenay est vierge de toute impression; la mienne nous présente un jet lumineux.

Réveillé, reposé et réconforté, le sujet se trouve dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

L'atmosphère était à une température un peu au-dessous de la normale, mais elle n'était pas saturée d'humidité.

Déplacement du fauteuil du fantôme. Renversement d'une petite colonne placée debout sur la table. Fermeture du couvercle d'un coffret placé sur la table. Phénomènes lumineux. Pesée sur la balance. Déplacement de la table. 18 avril, 5 heures, en présence de M. et Mme Lefranc; il fait chaud et sec. Les témoins, la table et l'appareil photographique sont à leur place habituelle. La balance est équilibrée sur la table et la rupture de l'équilibre des plateaux met la sonnerie électrique en activité. Une colonnette en bois est placée debout sur la table; un petit coffret y est ouvert. L'emplacement des pieds du fauteuil du fantôme, comme celui des pieds du fauteuil de la table, sont marqués à la craie sur le parquet.

Je dédouble le sujet qui, sans être indisposé, n'est pas dans de très bonnes dispositions physiques. Le fantôme étant bien condensé se rend lui-même à la place où il va habituellement lorsqu'il est disposé à agir. Je le prie de poser, immobile, devant l'objectif ouvert pendant dix ou douze minutes. Il le fait, puis il revient s'asseoir près du sujet. M. Lefranc ferme l'objectif.

Je condense le fantôme qui est sensiblement affaibli; puis, à un moment donné, lorsque la condensation est suffisante, il quitte brusquement le fauteuil pour retourner vers la bibliothèque; et pendant que je tiens le sujet, les jambes serrées entre les miennes, les mains dans mes mains, il entraîne le fauteuil de 6 centimètres dans cette direction.

Au bout de 12 à 15 minutes, nous entendons quelques bruits très légers dans la table; la colonnette tombe et, dans sa chute, elle touche l'un des plateaux de la balance et rompt assez l'équilibre de ceux-ci pour que la

sonnerie entre en activité pendant un temps extrêmement court. M. Lefranc éclaire, et nous voyons que tout est à sa place, sauf la petite colonne qui se trouve horizontalement sur la table.

Quelques minutes après, un bruit de chute se fait entendre. M. Lefranc éclaire et nous voyons que le coffret est fermé.

Des phénomènes lumineux ont été vus par les deux témoins à trois reprises différentes. Ces phénomènes, que nous n'avons pas encore observés avec autant d'intensité, consistent en un éclairement subit et très intense, qui semble prendre naissance en un point, pour se répandre tout autour, dans un rayon de 10 à 15 centimètres. Cette lumière présente à peu près l'aspect de l'arc électrique ; mais elle est infiniment plus douce et plus agréable à la vue. M'occupant moi-même continuellement du sujet, je n'ai vu qu'un seul de ces phénomènes, qui était assez intense pour me permettre de voir parfaitement, dans l'obscurité profonde, les plateaux de la balance.

Le sujet, énervé, tiraillé de partout, est très fatigué. Je prie le fantôme de revenir sur le fauteuil pour se reposer et réparer ses forces. Je magnétise énergiquement le sujet pour entretenir la condensation du fantôme. Au bout de 6 à 8 minutes, il se précipite de lui-même vers la bibliothèque, et ce brusque changement de place impressionne douloureusement le sujet, qui est violemment tiré par le cordon. Après quelques minutes d'attente, le sujet se renverse en arrière et pousse des gémissements. A l'instant même, la sonnerie fonctionne et ne s'arrête que lorsqu'on ouvre le circuit. M. Lefranc éclaire et nous voyons les plateaux osciller rapidement, le sujet pousse une série de cris, et les témoins voient qu'un bout de la table qui pivote sur un pied opposé, s'avance de 36 centimètres vers l'intérieur du cabinet, comme si ce bout était poussé par le fantôme.

Les jambes du sujet, croisées l'une sur l'autre, sont très fortement contracturées. Je fais cesser cet état, qui paraît douloureux pour le sujet, et ramène celui-ci lentement à l'état de somnambulisme. Rappelant le souvenir de ce qui s'est passé dans la dernière partie du dédoublement, je lui demande comment il se fait qu'au moment où le dernier phénomène a eu lieu, ses jambes se sont contracturées. Il me répond sans la moindre hésitation que, pour pousser la table, le fantôme passe entre celle-ci et la bibliothèque qui lui sert alors de point d'appui ; il fait des efforts considérables en fléchissant les jambes, de telle façon que les muscles des mollets (jumeaux et soléaire) sont fortement tendus, et que cette tension se répercute chez lui et détermine la contracture.

La plaque sensible, qui n'a été exposée que pendant dix à douze minutes à l'action du fantôme, temps de pose pendant lequel il n'est que très peu actif, présente une impression remarquable : la partie inférieure est très bien dessinée, mais le haut du corps semble s'être constamment déplacé en se

portant à droite et à gauche; la tête n'est pas visible. La reproduction sur papier sensible est également impossible.

Déplacement considérable du fauteuil du fantôme. Bruits de bourdonnement. Renversement de deux objets placés debout sur la table; déplacement de celle-ci. 22 avril, 9 heures du soir en présence de M. et Mme Lefranc. Le ciel est couvert de nuages, l'air est sec, mais chargé d'électricité. Mon cabinet présente les mêmes dispositions qu'à la dernière séance, avec cette différence que le coffret ouvert est remplacé par une boîte ayant contenu des plaques sensibles, 13×18, qui est debout sur la table.

Je dédouble Mme Lambert, qui est dans d'assez bonnes dispositions. Le fantôme étant bien condensé, se rend brusquement vers la bibliothèque, en entraînant son fauteuil de 20 centimètres dans cette direction. M. Lefranc ouvre l'objectif. Le fantôme est agité et ne reste pas immobile. Au bout de dix à douze minutes de pose, il revient dans le fauteuil vers le sujet. M. Lefranc ferme l'objectif et y met une autre plaque.

Je condense le fantôme de nouveau, et au bout de quinze à vingt minutes, le sujet pousse une exclamation douloureuse; le fantôme se précipite vers la bibliothèque et entraîne une seconde fois le fauteuil de 28 centimètres dans la même direction. On ouvre l'objectif.

Le fantôme ne reste pas en place; il va successivement vers les deux témoins qui le sentent parfaitement. On entend fréquemment des bruits singuliers qui semblent partir du voisinage de la tête du fantôme, bruits analogues aux bourdonnements que fait un gros frelon en s'envolant. Ces bourdonnements sont assez intenses pour que nous les entendions tous très distinctement.

A un moment donné, du milieu de mon cabinet, le fantôme se précipite vers la table et renverse en même temps la boîte et la petite colonne placées sur la table. La petite colonne est même projetée dans la direction du fauteuil du fantôme, à 80 centimètres environ de la table. Quelques instants après, le sujet pousse un *holà* douloureux et nous entendons la table glisser sur le parquet. Comme à la dernière séance, en pivotant sur un pied, le bout opposé s'est déplacé de 26 centimètres. Le sujet étant épuisé, je mets fin à l'expérience. On ferme l'objectif.

Je laisse le sujet se reposer assez longuement, et le réveille ensuite; il se trouve dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

Le fait matériel le plus remarquable est le déplacement du fauteuil qui, en deux fois, fut de 48 centimètres.

Les deux plaques sensibles, faiblement impressionnées, ne présentent rien de remarquable.

Déplacement du fauteuil du fantôme. Déplacement considérable de la table. Renversement de quatre objets placés dessus. Bruits divers. 29 avril,

9 heures du soir, en présence de M. et Mme Lefranc. Il tombe quelques averses ; la température étant légèrement refroidie, j'allume le poêle. La table et les témoins sont à leur place habituelle. La colonnette en bois dont il a déjà été question, une petite boîte en carton, une lourde boîte en chêne de 7 × 9 × 23 centimètres, sur laquelle repose une grosse campenne sont placées verticalement sur la table.

Je dédouble Mme Lambert, et lorsque le fantôme est suffisamment condensé, il va brusquement vers la bibliothèque en entraînant son fauteuil de 4 centimètres. M. Lefranc ouvre l'objectif de l'appareil photographique. Le fantôme est très calme. Au bout de 8 à 10 minutes, le sujet, que je tiens par les mains, pousse un cri de douleur et se jette sur moi. A l'instant même, deux pieds de table glissent sur le parquet, pendant que les deux autres, soulevés en l'air, retombent lourdement, en entraînant la chute des quatre objets posés dessus ; la campenne roule à terre avec fracas et s'arrête sous le fauteuil du fantôme. M. Lefranc ferme l'objectif.

Le fantôme désorganisé revient près du sujet. Je le condense à nouveau ; et au bout de 8 à 10 minutes, il se précipite vers sa place habituelle, en entraînant encore son fauteuil de 17 centimètres. M. Lefranc ouvre l'objectif sur une seconde plaque sensible. Au bout de 4 à 5 minutes d'attente, le sujet pousse un *holà* douloureux, la table glisse bruyamment sur le parquet et la colonnette roule à terre. M. Lefranc ferme l'objectif.

En deux fois, la table s'est avancée vers moi de 66 centimètres. C'est la première fois que nous observons un pareil déplacement.

Le sujet est très agité. Je le calme, et fait cesser lentement le dédoublement pour le ramener à l'état somnambulique. Questionné dans ce dernier état, après avoir rappelé la mémoire, il nous dit que la première fois que la table s'est déplacée, le fantôme l'a tirée en la soulevant par un bout, et que c'est en la laissant brusquement tomber que tous les objets placés dessus ont été renversés. Il voulait tirer la table jusqu'à moi ; mais les forces lui ont manqué.

Nous avons encore entendu des bourdonnements et des bruits analogues aux coups frappés ; et nous avons remarqué que ces bruits semblaient prendre naissance dans les rayons de la bibliothèque, à une distance de 2 à 3 mètres de la place occupée à cet instant par le fantôme.

Réveillé, le sujet est dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

Les deux plaques sensibles sont à peine impressionnées.

NOUVELLES ŒUVRES MÉDIANIMIQUES

Je viens de lire deux petites brochures que je recommande aux lecteurs de la revue, souhaitant qu'elles leur causent le même plaisir et la même satisfaction que j'y ai trouvé.

L'auteur, qui se donne sous le nom de l'Esprit humanitaire, est un Français célèbre du siècle dernier. Aujourd'hui dans l'espace, il s'est adonné aux œuvres humanitaires et sa science s'est accrue de toutes nouvelles observations. Il présente ces dernières au public par l'intermédiaire d'un jeune médecin écrivain qui les a fait éditer.

La première de ces brochures, *Médecine des Esprits*, publiée en 1907, a vu ses tirages successifs s'enlever, principalement par des groupes spirites qui en ont pris 20 à 30 pour la propagande.

L'épuisement de cette édition en a nécessité une nouvelle qui déjà s'enlève rapidement.

Les récents procès faits aux médiums guérisseurs par des médecins ignorants de ces questions, ont montré au public qu'il existe un procédé de guérison indépendant de la médecine classique. Aux médicaments qui fatiguent et dégradent l'organisme, sans souvent le guérir, les médiums opposent les fluides bienfaisants des esprits supérieurs.

Ceux-ci, dont la mission est de guérir les maux de l'humanité, recherchent les médiums qui pourraient leur servir de transmetteur pour leurs fluides. Chacun de nous en a certainement dans son entourage. Avec de la bonne volonté, une bonne santé et un bon moral, on a toutes chances de réussir. L'essai en vaut la peine, étant donné que tant de gens soignés par les médecins n'obtiennent aucune amélioration, alors que beaucoup de médiums guérisseurs les remettent sur pied.

Dédiée aux malades et aux médecins, cette brochure est destinée à faire connaître ce nouveau mode de guérison.

Les malades y trouveront la cause des maladies (bien souvent en eux-mêmes), l'influence des esprits pervers et de leurs mauvais fluides, le moyen de s'en débarrasser, les esprits guérisseurs et le magnétisme, l'alimentation et les régimes, etc.

J'extrais quelques passages, les soumettant à la méditation de nos lecteurs.

« Mes amis, ayez toujours une âme pure, sans envie, sans haine, sans pas-
« sion d'aucune sorte, vous ne saurez pas alors ce qu'est une maladie, votre
« corps vibrera harmoniquement avec votre âme. »

« Pour soigner avec succès il ne faut pas se décourager, même si le mal
« semble triompher sur votre traitement. il faut redoubler les soins et ne pas
« cesser de faire sa tâche. »

« J'espère qu'en lisant ce livre, quelques-uns se diront qu'il y a vraiment

« autre chose que le luxe et la vanité, que les plaisirs mondains et passa-
« gers, et que *le suprême bonheur consiste à faire le bonheur des autres.* »

« Médiums, vous avez à votre disposition la force du magnétisme qui pro-
« vient de la nourriture que vous absorbez. Cette force, vous pouvez tou-
« jours l'utiliser, avec notre concours, pour soulager toutes les maladies. »

« Mes amis, magnétisez vos frères; ils ne se font soigner que dans des cas
« désespérés, quand ils ont consulté tous les diplômés de la science offi-
« cielle; mes amis, vous êtes privilégiés, vous connaissez et la cause des
« maladies et leur remède. »

« Il faut faire des spirites guérisseurs, il faut former des élèves pour con-
« tinuer l'œuvre commencée. »

Au prix de 0 fr. 25 (0 fr. 30 franco), cette brochure doit être entre toutes les mains, montrée aux malades et même aux docteurs pour les faire réfléchir sur cette nouvelle science.

La seconde brochure a pour titre : *Les Sociétés anciennes, modernes et futures.*

Ici, la question sociale si discutée à l'heure actuelle trouve une solution. Après avoir examiné l'état social dans l'antiquité, l'état actuel de notre société est passé en revue par l'auteur; il constate que si les progrès de la science, au point de vue matériel, sont assez marqués, l'amélioration des hommes, au point de vue moral, ne s'est guère avancée.

Sensualité, gourmandise, luxe effréné, égoïsme, manque de charité, passions, dominent notre époque.

Le spiritisme et ses croyances seules peuvent ramener l'humanité dans le droit chemin.

Défauts de chaque sexe, qualités de chaque sexe sont étudiés ensuite, puis l'auteur aborde les sociétés fictives: collectivisme, anarchie, il en montre l'utopie, et l'impossibilité, car « ce n'est pas la forme de gouvernement ou
« de société qu'il faut modifier, c'est l'homme lui-même qui doit s'améliorer. »

« Sans cela les sociétés feront toujours autant et même moins que main-
« tenant pour le bonheur de tous.

En attendant l'application intégrale des lois du Christ par chacun de nous, l'Esprit humanitaire préconise la Synarchie du marquis Saint-Yves d'Alveydre, système harmonique du gouvernement où les hommes sont classés selon leur avancement. Le détail de cette organisation n'a pu être étudié dans cette brochure, des ouvrages spéciaux en parlent.

Pour terminer, nous conseillons à nos lecteurs un peu fortunés l'achat d'une cinquantaine de ces brochures (*Les Sociétés anciennes, modernes et futures*, 0 fr. 15, franco 0 fr. 20), pour en faire une ample distribution autour d'eux.

Ainsi sera effectué le désir de l'auteur que nous approuvons de tout cœur.

M. X.

NÉCROLOGIE

Lucie Grange. — Nous avons oublié de mentionner dans notre dernier numéro la mort de Mme veuve Adolphe Grange, née Lucie-Anne Poujoulas, dite Lucie Grange, femme de lettres, qui fonda en 1882 une revue spirite bien connue : *La Lumière*.

« En publiant cette revue, écrivait-elle à l'auteur des *Pionniers du Spiritisme* (1), je me suis attachée à observer et à suivre le mouvement spiritualiste sans aucune idée préconçue et je me suis entourée de collaborateurs scientifiques pour que rien n'échappe à cette observation dans l'esprit des lecteurs appartenant à des opinions diverses.

« Je n'ai voulu heurter les opinions de personne.

« Je suis actuellement persuadée que le mouvement collectif ascensionnel est de plus en plus important et que nous touchons à un but grandiose entrevu dès mon jeune âge. Ce but se nomme : La victoire sur la mort... »

Cette glorieuse victoire, notre éminente sœur en croyance vient elle-même de la remporter. Que notre pensée reconnaissante lui porte les palmes qu'elle a méritées !

Dr Baraduc. — Le Dr Hippolyte Baraduc est mort le 1er mai dernier. On sait que, comme médecin, il se fit connaître par ses travaux spéciaux dans le champ de la gynécologie, des maladies de l'estomac et des nerfs ; mais il est surtout réputé par ses recherches hardies dans le domaine psychique. Il est l'inventeur d'un instrument, le *biomètre*, avec lequel il arriva à mesurer la force psychique ; à démontrer, par suite, l'existence de cette force invisible. Travailleur inlassable et convaincu, il se livra à des travaux qui furent jugés étranges par la plupart de ses confrères. C'est ainsi qu'il présenta des photographies de la pensée, c'est-à-dire d'une chose qui n'a jamais passé pour une substance, tant elle est, par son essence, informe et fugitive.

Très éprouvé dans ses affections les plus chères, mais ferme croyant de la survie, il poursuivit ses recherches, jusque dans les heures les plus douloureuses. C'est ainsi qu'après la mort de sa femme il fit une photographie qui représentait le globe nébuleux se dégageant du corps de cette dernière. De même il photographia les fluides qui s'échappaient du cercueil de son fils quatre-vingts heures après son décès.

Les recherches de Baraduc se trouvent résumées dans son ouvrage : *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique* (Paris, Ed. Carré), « qui représente un des pas les plus gigantesques dans le champ des investigations psychiques et qui, degré par degré, de la rigueur de l'analyse scientifique et à travers des formules et expériences

(1) Voir ce volume, page 224.

de laboratoire, nous amène aux plus consolantes conclusions, en nous conduisant vers les plus hautes et réconfortantes idéalités qui puissent surgir dans la course fatigante de notre vie terrestre, — une course dont la fin apparente n'est qu'une station (1)... »

Le Dr Baraduc était un homme d'un caractère énergique, fortement trempé, allant droit au but qu'il se proposait d'atteindre, moins troublé par les railleries des ignorants qu'étonné de l'indifférence de la masse relativement aux questions de la survie, ou pour mieux dire, suivant sa propre expression, de la *vie continuée sous d'autres formes*, avec des *substances différenciées*, et *dans des conditions autres*.

Par sa manière d'être, ses paroles et ses actes, il témoignait, pour ainsi dire, de la force et de l'évidence même de sa robuste foi.

A ce savant chercheur, à ce noble penseur, à ce frère dévoué nous adressons notre suprême et bien reconnaissant hommage.

LA RÉDACTION.

BUSTES D'ALLAN-KARDEC

A la suite de plusieurs demandes de chefs de groupes et de spirites, ne pouvant acheter, vu le prix assez élevé, le buste d'Allan-Kardec en bronze, nous avons fait mouler, sur un des modèles, reproduction exacte de celui qui se trouve sur le tombeau du maître au Père-Lachaise, des bustes en albâtre et en imitation terre cuite. L'exécution a été faite d'une façon parfaite et irréprochable. Le prix très abordable permettra aux chefs de groupes d'avoir le buste du maître dans leur salle de réunion.

Prix du modèle en albâtre 0 m 30 de haut. . . . . 10 fr.
— en imitation terre cuite 0 m 30 de haut. . . 12 fr.

Port et emballage à la charge du destinataire.

LIVRES NOUVEAUX

Un missionné de l'Invisible, tel est le nom par lequel Papus désigne l'auteur de

La fin du Christianisme (1 vol-3 fr.50.)

un livre, aussi vrai qu'invraisemblable, qui déroule sous les yeux du lecteur neuf années consécutives — 1899-1908 — d'involontaires manifestations psychiques souvent prophétiques, et dont certaines, par leur étrangeté, surprendront, même les initiés.

(1) Voir *Les Pionniers du Spiritisme*, page 187.

Ces prohéties se rapportant, pour la majeure partie, à l'avenir de la France, présentent d'autant plus d'intérêt que le préfacier de cet ouvrage, dont tous nos abonnés connaissent la maîtrise, en souhaite la réalisation, au moins partielle, dans son avant-dernière phrase qui va nous servir de conclusion :

« Aussi, nous espérons que ces pages seront méditées sérieusement par « le lecteur et que bien des prophéties se réaliseront en plan matériel, sauf « peut-être la fin du Christianise que nous pensons, personnellement, trop « bien dirigé dans l'Invisible, pour être détruit par les puissances adverses.

La planète Mars et ses conditions d'habitabilité. Encyclopédie générale des observations martiennes, faites depuis l'origine (1636) jusqu'à nos jours par Camille Flammarion : deux volumes in-8 (29-19) se vendant séparément. Tome I : volume de 608 pages avec 580 dessins télescopiques et 23 cartes, 1892. Broché, 12 francs. Cartonné, 15 francs. Tome II : volume de 604 pages avec 426 dessins télescopiques et 16 cartes, 1909. Broché, 12 francs. Cartonné, 15 francs.

Qui se serait douté que la Science fût assez avancée pour fournir sur ce sujet deux volumes de 600 pages chacun, avec 1016 vues télescopiques et 39 cartes géographiques de cette planète ? Ces beaux livres, qui contiennent toutes les observations faites sur ce monde voisin depuis deux siècles, ont été édités avec luxe. On y voyage véritablement sur un autre monde, dont on connaît les dimensions, la densité, l'atmosphère, les saisons, les climats, la distribution géographique, les variations saisonnales et jusqu'au calendrier de chaque jour ! C'est la première fois que l'humanité terrestre a entre les mains la description d'un autre monde, assez semblable à celui que nous occupons, pour laisser penser qu'il pourrait être actuellement habité par une race peut-être supérieure à la nôtre, et dont il semble que l'on aperçoive déjà certaines manifestations dans plus d'une forme bizarre observée à la surface de Mars. Cet important travail aura certainement un succès égal, sinon supérieur, à celui des autres œuvres de l'éminent astronome.

Salvator Delaville. — *L'Éternelle Comédie.* **Aimez-vous.** Librairie Beaudelot, 36, rue du Bac et 8, rue du Cloître-Notre-Dame, Paris. 1 volume in-18 jésus : 3 fr. 50.

L'éternelle route du Bonheur, que nous avons maintes fois pressentie et trop souvent recherchée en vain, nous est enfin désignée dans *Aimez-vous.* Cette œuvre, en effet, par des émotions tour à tour gracieuses et puissantes, nous conduit vers la voie souhaitée. Chemin faisant, l'auteur, avec un art

exquis, nous fait goûter le charme suggestif de la compagnie de ses héros. Ceux-ci nous coudoient, nous les reconnaissons et nous vivons avec eux des heures bénies qui laissent en notre âme l'empreinte indélébile d'un réel bonheur vécu au milieu de l'Éternelle Comédie.

Dr Ely Star, Astrologue et Occultiste. — **Les Mystères du Verbe**, donnant la clé symbolique de la Vie par les Couleurs, les Formes et le Nombre. — Bel ouvrage in-8 carré, imprimé sur papier de luxe et enrichi d'une superbe couverture symbolique due au crayon de Mainella, orné de nombreuses gravures dans le texte et de six planches hors texte, dont trois en couleur. — Prix : 7 francs. — Librairie Générale des Sciences Occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 11, — Paris-Ve.

On sait que les contraires appellent les contraires. Ely Star qui, pour ses livres, affectionne ce titre: «Mystères », est cependant l'homme le moins *mystérieux* qui soit!

Après avoir fait paraître *Les Mystères de l'Horoscope* chez Dentu, en 1888, il publia, en 1902, chez Chacornac, *Les Mystères de l'Être*. Enfin, voici sa dernière œuvre, *Les Mystères du Verbe*, par laquelle l'auteur expose clairement et méthodiquement ses idées sur le Symbolisme dans la nature et dans l'art de fixer la pensée.

« Le « Verbe », — dit-il, — c'est la pensée en nous, c'est la suprême manifestation de la Vie. La pensée passe de puissance en actes par la parole et l'écriture, par les couleurs et les formes géométriques. Toutes formes et toutes nuances sont représentatives d'une idée ; tout symbole est l'expression d'une pensée vivante. »

Partant de ce principe, Ely Star expose son plan de divulgation avec un très grand charme, démontrant tout d'abord la clé du Symbolisme par des signes simples : *un cercle*, *un triangle* et *un carré*, figures qui toutes trois sont générées par un signe unique et naturel, *le signe de la croix*, symbole du mouvement de la lumière.

Toute personne s'intéressant aux choses de l'occulte, trouvera plaisir et profit aux révélations intuitives, aux aperçus inédits et curieux que renferme ce livre suggestif, que le sympathique auteur termine par un glossaire d'aphorismes philosophiques du plus haut intérêt.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN